

(Aujourd'hui)<sup>∞</sup>

LIAM LIENER

*« La pensée pure est l'exploration de ses contours extérieurs, dans la quête d'une fracture, d'un passage à l'infini. »*

Liam Liener

« Il est six heures moins le quart, le point sur l'actualité de ce mardi...

La voix de l'animatrice m'arrache à l'inconscience rêveuse du sommeil. À regret, je laisse la conscience de l'éveil reprendre le contrôle de ma vie. Rapidement, je réduis au silence animateurs et autres journalistes, accablant le réveil quotidien des auditeurs par l'énoncé des dernières catastrophes planétaires, et autres conflits irrésolus. Se lever si tôt est une torture suffisante pour l'humain sans avoir à lui appliquer l'angoisse de la faillite du monde révélée par des étrangers désincarnés.

La femme qui dort à mes côtés s'agite. Le discours apocalyptique et mes mouvements pour le réduire au silence l'ont réveillée. Le silence est revenu et règne à nouveau sur le sommeil des humains de la maison. Me recouchant, je profite des quelques instants précédant le lever pour faire le point sur la journée qui m'attend : la réunion prévue aujourd'hui assombriera ma motivation par sa stérilité, et sa vanité. Comme toutes les précédentes, je les sais inutiles par constat, mais l'occupation de ma fonction oblige à la participation. Je suis cadre du service marketing d'une fabrique de mobilier de bureaux. L'impératif de cette réunion me pousse à enrichir ce déplacement. Aux réunions stériles, je dois ajouter une efficacité à mon mouvement. Depuis plusieurs jours, j'étoffe mon activité de rencontres informelles avec d'autres collaborateurs.

L'envie de refermer les yeux, me rendormir occupe toute ma pensée. J'ai envie de rater ce train qui m'amènera sur le site de la réunion.

Chassant ce plaisir par le mouvement, je me lève, emporte le costume dont je vais me grimer en vue de la représentation : costume deux pièces anthracite, chemise noire, cravate foncée, slip blanc, chaussettes noires, chaussures noires. Le portrait type du cadre austère.

J'entre dans la salle de bains, les bras chargés de l'image de ma personne. Je dépose le tout sur un coin de l'évier, et me précipite dans la baignoire dans l'espoir avoué que l'eau chaude projetée sur ma peau donne naissance à quelque entrain. Lavé et pas rasé, la douche a produit son effet : ma vitesse d'action s'est sensiblement accrue. Je m'habille et revêts cette armure sombre, symbole de mon abstraction : je crée l'image de moi que l'Autre voit. Satisfait de l'image que le miroir m'offre, je sors et me dirige vers la cuisine. D'un coup d'œil à la pendule, j'apprends que dix minutes sont passées. Le train part de la gare à sept heures.

Rapidement, je termine le pain de la veille et bois deux grands verres de jus de pamplemousse. Il est six heures, mon départ est imminent. Je couvre de noir profond mon apparence, masquant, reculant encore mon Etre derrière la personne.

J'ouvre ma sacoche pour y trouver mon cahier de travail. Les documents relatifs à la réunion sont également présents. J'y enfourne mon lecteur de CD et ma paire de lunettes de soleil. Je choisis deux CD pour accompagner ce périple : « Ride the lightning » de Metallica et « Sennsucht » de Rammstein.

Fin prêt, je file embrasser mon épouse et les deux petits anges, lumières de mon quotidien, qui dorment encore du sommeil de l'innocence.

Le jour n'est pas encore levé lorsque je sors de l'immeuble. Je démarre ma vieille voiture, allume une cigarette et prend le chemin de la gare. La circulation est quasi – inexistante à cette heure et le plaisir de parcourir la ville, emmitoufflé de solitude, en révèle sa beauté, dépouillée d'humains. Arrêté au feu tricolore, je croise quelques regards perdus, et solitaires, prisonniers d'un rôle assigné. Quelques prostituées sont déjà là : il existe un marché du sexe matinal. Des voitures s'arrêtent devant elles parfois, en repartent, les laissant à leurs rudes conditions du facteur sexuel équilibrant un système hypocrite.

Roulant sur les Champs-Élysées, j'aperçois le jour se lever. Stoppé par un énième feu, tirant une dernière bouffée sur ma cigarette, je découvre les vestiges de la nuit parisienne : quatre drags – queen, descendant la plus belle avenue du monde, rejoignent une entrée de métro.

Excentriques et vraies, caricatures détaillées jusqu'à l'ivresse, ces quatre humains vivent leurs rêves jusqu'au dernier souffle de la nuit. Le jour impose sa lumière maintenant, et les réverbères orangés s'éteignent. Recherchant les drags - queen, je les aperçois, ombres s'engouffrant dans la bouche du métro, fuyant la lumière tueuse de rêve et sa cohorte d'humains aveugles. La gare est à quelques kilomètres encore. Je roule, noyé dans mon désir passé de rater ce train, nostalgie des choix faisant de moi ce rouage prévisible, cet acteur aliéné.

La gare Montparnasse émerge du boulevard et je roule encore vers le parking. Prenant un ticket à la borne d'entrée, je m'informe de l'heure exacte de la gare : il est six heures et trente minutes. Je laisse ma voiture dans ce lieu insolite nommé parking. Me dirigeant vers l'escalier, m'élevant vers la gare, je m'arrête pour me laisser pénétrer par un étrange sentiment : les références, les emplacements alignés, imposent l'image d'un cimetière où les tombes sont des voitures, véritables cercueils en devenir, abritant en leurs seins des cadavres en devenir. Un cimetière dénaturé où les cercueils sont vides, fuis par les cadavres réfugiés dans l'image de la vie

...

Je pousse la porte et monte l'escalier de fer qui me plonge dans la civilisation de la gare. Le temps d'avant le départ n'a pas complètement disparu. Je cherche des yeux un tabac pour me ravitailler en morte lente.

Entrant dans le tabac-marchand de journaux, j'aperçois le rayon sexe et laisse traîner mon regard sur les images de ces femmes nues, consentantes à la luxure, offertes au désir de l'Autre. Délesté d'argent, lesté en cigarettes, je ne me retiens pas de m'y intéresser davantage. Prenant celui dont la couverture est la plus explicite, je le feuillète, me plongeant dans l'intimité physique matricielle ou organique des modèles féminins. Je savoure sans honte la vue des vulves écartées, épilées révélant l'anatomie complète du sexe féminin. Plus loin, une femme agenouillée me montre, reposant sur ses seins écrasés sous le poids de son corps, écartant de deux mains fermes et volontaires, une somptueuse paire de fesses, un anus imberbe accueillant et désireux. L'envie monte lentement, gonflant mon sexe. Le souvenir du vide de ma vie sexuelle s'insinue et dégonfle rapidement ma verge. Je repose le magazine sous l'œil réprobateur du caissier et sors. Ma gorge se serre. Par quel moyen expliquer la situation présente ? Amoureux du plaisir sexuel, charnel, épidermique, j'en suis réduit à me rincer l'œil, dans un entrain masochiste de ma frustration, sur des magazines me stimulant d'images glacées, irréelles. Amoureux du goût de l'Autre, du goût de sa peau, de l'odeur de son corps, je trouve refuge dans une imagerie dirigée et insatisfaisante.

Las, je monte dans le train et m'écroule sur le siège réservé. La voix désincarnée d'un contrôleur annonce l'imminence du départ en direction de Nantes, incluant des arrêts au Mans et à Angers. Assis côté fenêtre, je distrais ma lourdeur par le passage chaotique des derniers passagers essoufflés et craintifs d'être en retard. Le wagon dans lequel je suis assis est quasiment plein. Étrangement, je reste seul, ne partageant pas le volume d'assise prévu pour deux. Tant mieux, je pourrais occuper le volume nécessaire à la présence de mon corps, m'étaler et peut-être dormir.

Je me lève et décide d'enlever mon manteau de cuir noir. Je le pose sur le siège contigu au mien. J'ouvre ma sacoche, en sors le lecteur de CD et le disque de Rammstein. Jetant un dernier coup d'œil aux passagers du wagon, je découvre dans cette majorité d'hommes affairés, préoccupés et déjà besogneux penchés sur l'écran de leurs ordinateurs portables, une jeune femme brune aux cheveux longs, à l'attitude tranquille : elle feuillète un magazine, seule elle aussi. Se sentant observée, elle lève la tête, plante son regard dans le mien et le soutient sereinement.

L'envie de sentir son odeur me tenaille. Je la mémorise comme un projet à très court terme et la prévoit pour un peu plus tard dans la matinée. Je me rassois.

J'ouvre le lecteur et place le CD du groupe allemand. La musique puissante et triste de Rammstein me berce dans un spleen rythmé par les mouvements que le déplacement du train impose à mon corps. Mes yeux se ferment, mais la lumière du soleil transperce le triple vitrage de la fenêtre.

Je cherche et trouve mes lunettes de soleil. Je les chausse, me cale dans une approximation de confort et m'endors volontiers, abandonnant la réalité et ses occupants à leurs tristes sorts. Le noir m'envahit, parfois brumeux.

Je marche. Une porte apparaît. Que faire ? Sceptique, je m'approche et la pousse. Elle s'ouvre sur une chambre (ma chambre ?) dont le centre est un lit. Sur ce lit, une femme (ma femme ?) à quatre pattes, nue, immobile. Elle ferme les yeux dans l'attente. Je reste interdit. Que suis-je censé faire ? Sur le lit à côté d'elle, des accessoires : un bandeau, des cordes, des menottes, un plug anal de bonne taille, un tube de lubrifiant, des pinces à linge en plastiques, des aiguilles. Elle est silencieuse. Je suis silencieux. Je m'approche du lit pour détailler le corps de cette femme, cherchant le reconnu. Un bassin large un peu gras, des fesses vaguement molles, de belles jambes aux chevilles fines, une vulve découverte par le rasage des lèvres vaginales, un anus serré, des seins lourds et pendants. Sa respiration est rapide, accélérée par l'angoisse, et quoi d'autre ? Sa chevelure blonde cendrée est courte, son dos large et musclé. Je connais cette femme. Qui est elle ? Je prends le bandeau et l'aveugle. Elle soupire. Toute pensée me quitte, je ne suis plus qu'action : j'enserme ses seins des cordes, les gonflants, les contraignants à un nouveau volume plus réduit et plus dense. Déjà, ils rougissent de congestion sanguine. L'auréole des seins s'élargit sous la pression, le mamelon s'allonge et durcit. Je me détourne de son buste pour m'intéresser à son entrejambe. Saisissant le plug et le lubrifiant, j'observe avec attention l'intimité de cette femme. J'ouvre le tube de lubrifiant et m'en tartine la main droite. Je pointe mon index glissant sur l'ouverture de ses reins. Je force tendrement le passage, lubrifiant la longueur du conduit anal. D'un mouvement de va et vient, j'impose un volume. L'anus s'y soumet, se dilatant légèrement, me permettant d'introduire l'index et le majeur de ma main droite.

Je cumule le va et vient avec un mouvement tournant, élargissant davantage l'orifice. Après plusieurs souffles, l'anus de cette femme blonde est ouvert, dilaté par mes caresses. Je barbouille le plug de lubrifiant et le positionne sur l'orifice entrouvert. La différence de diamètre est sensible. Je plaque ma main droite sur le plug et ma main gauche sur son bassin pour l'empêcher de fuir l'intromission. Lentement, je pousse avec force le plug qui entre et écarte encore les parois anales. Elle ne respire plus sous la sensation, elle s'ouvre. Le plug est entièrement en elle, je sens l'odeur de la transpiration de son corps, s'agitant sous l'émotion. Délaissant sa naturelle béance, j'introduis un doigt dans son vagin humide. Puis deux, puis trois. Son vagin s'allonge et je sens le volume du plug au travers de la fine paroi séparant le vagin et l'anus. Je joue à dessiner ce volume par contact, et frotte les zones sensibles de l'intérieur de son vagin. Je ressors les trois doigts pour lubrifier l'intégralité de ma main droite. L'opération terminée, je m'introduis de nouveau dans l'unique but de faire disparaître ma main dans sa matrice. Je m'agenouille sur son côté gauche et force ma main à entrer, jouant sur l'élasticité des tissus. Le volume du plug renforce la dilatation. Une fine sueur goutte sur mon front. J'examine le résultat : les deux orifices de cette femme sont pleins de ma main et du plug. La couleur de ses seins vire au violacé, ils sont prêts eux aussi. Lentement, je retire ma main du vagin et l'essuie sur les draps. Son vagin est béant. Lentement, je retire le plug de son anus et l'essuie sur les draps. Son anus est béant. Je vois son corps trembler sous la révélation de sa béance. J'attrape les pinces à linges. Je décide de les faire mordre la chair tendue de ses seins. Ouvrant et refermant leurs mâchoires de plastiques sur l'auréole de chaque sein, je laisse le mamelon s'allonger et se durcir encore.

Une voix désincarnée résonne dans le silence, m'informant de l'ouverture du bar au centre du train. Mes yeux aveuglés par cette apparition sonore recouvrent leurs facultés : je suis toujours dans cette chambre, en présence d'une femme à quatre pattes sur un lit, mais la femme a changé : elle est brune aux cheveux longs.

Elle ne porte plus de bandeau et me regarde. Son vagin et son anus sont béants, ses seins bondés par les cordes, sont décorés de quatre pinces à linges chacun. Je reconnais cette femme : c'est la passagère seule du wagon.

Je saisis les dernières pinces à linge et leur fait mordre l'intimité délicate des grandes lèvres du vagin de la femme brune. Mordue quatre fois, elle me supplie du regard : « Plus, plus ... »

Délicatement, je découvre son clitoris, le fais jaillir de son capuchon. Bien visible et dégagé, la dernière pince le mord. Relâchant les mâchoires, je la vois se tendre, sa respiration s'accélérer.

Je me relève et sors de la chambre. La porte se referme. La voie désincarnée m'informe de l'arrivée prochaine en gare du Mans et m'aspire dans la réalité du ralentissement du projectile habité qu'est ce train.

Le disque de Rammstein est fini. Je relève mes lunettes de soleil et m'étire. Suspendu quelques instants encore à ce voyage intérieur, je regagne doucement mon incarnation : j'ai une érection pleine et entière. Je me lève et me dirige vers les toilettes à l'autre bout du wagon. La jeune femme brune est là, semblable au personnage de mon rêve. Je m'approche, elle lève la tête, me sourit. Stoppé dans mon mouvement par un passager descendant au Mans, je reste accroché à son regard, essayant de lui faire partager le souvenir de l'irréalité de la scène. Elle soutient mon regard.

Le passager débouche l'allée et je perçois son regard sur ma braguette gonflée. Elle me sourit. J'entre dans l'incroyable exigüité de ces toilettes. J'ai envie de pisser ; je déboutonne mon pantalon, dézippe ma fermeture à glissière et sors de mon slip une verge tendue et violette. Mon gland est mouillé d'excitation. Je pisse, me lave les mains et ressors.

Le train s'arrête. Je me rassois sur mon siège, remplace le disque de Rammstein par celui de Metallica, pose le casque sur mon crâne, rehausse mes lunettes et ferme les yeux dans l'attente du sommeil. Il ne tarde pas à revenir, sombre, nébuleux et sans souvenir.

Une voix désincarnée m'informe que nous arrivons en gare de Nantes Atlantique, terminus de ce voyage. Cette voix espère que j'ai fait bon voyage et me revoir bientôt. Je soupçonne la SNCF de réveiller régulièrement les passagers, pour les contraindre à l'ennui d'un voyage en train à grande vitesse.

Je me réveille lentement. J'ai une vague gueule de bois. Je me lève et tire sur mon costume, espérant effacer les faux plis.

La femme brune n'est plus là. Elle a dû quitter le train à Angers. Seuls restent dans ce wagon, une vingtaine de costumes cravates habités par des serviteurs du système. Le train s'arrête. Je vérifie ne rien avoir oublié et sors du train.

L'entreprise qui m'emploie, loue les services d'une société de taxi locale, pour relier la gare et l'usine, éloignée de 25 Km dans la Vendée. Arrivé dans le hall, je guette le panneau H..... indiquant que celui qui le tient est le taxi qui m'emmènera vers ma destination. Le chauffeur (qui est une femme) me reconnaît et me hèle. Nous nous saluons et nous dirigeons vers le véhicule. Je prends place à l'arrière côté passager. J'enlève mon manteau et pose ma sacoche. Je garde mes lunettes de soleil à proximité : le temps clair laisse apparaître par intermittence un soleil radieux.

Devisant sur le quotidien, le chauffeur de taxi emprunte la rocade pour rejoindre l'autoroute. Nous échangeons les vues contradictoires d'un parisien et d'une provinciale, sur les difficultés du marché du travail, de l'éducation des enfants. Nous quittons l'autoroute et circulons à présent sur une nationale à deux voies. Le chauffeur me parle alors d'un accident routier, vieux de quelques semaines, où une voiture fut percutée par un camion, tuant sur le coup quatre enfants se rendant à un tournoi de football. Sur cette même route nationale.

La dangerosité de cette voie est implacable me dit elle. Sans réponse, je me tais et observe la circulation dense autour de nous. Ce silence dure encore quand je souhaite lui faire partager l'idée du laxisme de l'Etat en la matière. Mais avant de pouvoir souffler les mots, nous sommes percutés à l'arrière droit par une camionnette venant de doubler précipitamment le camion qui nous suivait.

Le conducteur arrivait vite. Peut-être.

Le conducteur ne nous avait pas vus, cachés par le volume du camion. Peut-être.

Le conducteur a mal calculé la vitesse du véhicule roulant dans la file opposée. Peut-être.

Ma sacoche vole, le lecteur de CD s'échappe et part rebondir dans la voiture. J'espère qu'il ne sera pas cassé. Les boîtiers de CD volent lentement autour de moi, mais je suis incapable de les attraper.

Le taxi décrit une lente rotation trigonométrique, le catapultant vers le semi-remorque qui nous précède. J'observe, détaché, le cul du camion se rapprocher. Tout est lent et je constate curieux cet écoulement du présent. Les bruits cataclysmiques font vibrer mes tympans mais je ne les entends pas. Je note mentalement ce paradoxe. Tout est baigné d'éternité jusqu'au contact. Le taxi percute l'arrière du camion, s'encastrant dans ses pare-chocs. Je suis propulsé violemment vers la vitre disparue. Ma tête heurte l'acier froid. Merde, pense-je, c'est mal parti. Un bruit de craquement emplit mon crâne, une douleur paralyse ma pensée. Je ne peux pas bouger, du sang s'écoule sur mon visage. Je ne peux pas crier la douleur et elle s'estompe, s'éloigne de moi. De plus en plus. Je peux enfin penser. Je sens le sang (le mien ?), j'entends les cris, l'affolement. Rien de tout cela ne m'intéresse au fond. Percant l'amas de tôle et chair, le soleil se montre enfin, passe sur mon visage sa chaleur bienveillante. Où sont mes lunettes de soleil ? où sont mes Ray Ban ?

Je flotte, bienheureuse sensation d'un souvenir intra-utérin. Mes yeux sont fermés (enfin je crois) mais je vois. Je distingue le chauffeur de taxi, agenouillée dans le fossé occupée à vomir et à pleurer. Le conducteur de la camionnette hurle au téléphone, voulant la présence d'une ambulance. Je vois le chauffeur du camion dans lequel je suis encastré, assis à côté d'un corps vêtu de sombre, au visage illuminé de soleil et au crâne défoncé. Je ne flotte plus, je tombe. Je tombe. Encore et encore.

Le contact ferme du matelas sous mon dos me tétanise. Je me redresse, cherche à ouvrir les yeux, y parviens. Je suis dans ma chambre. Je bondis hors du lit, de la chambre et me réfugie dans la lumière traumatisante des toilettes. J'ouvre à tâtons la lunette et vomis et pleure. Mes cris sont englués de matière rendue, mes pleurs tombent dans l'eau souillée. Je me traîne jusqu'à la salle de bains. Nous sommes mardi, il est deux heures trente.

Péniblement, je retrouve mon identité verticale et m'examine dans le miroir : le teint blafard, les yeux rougis et cernés de violet maladif, les coins de lèvres chargés de régurgitation. J'observe mon crâne, cherchant sans espérer l'y trouver, l'enfoncement dont je fus, je suis, je serais victime.

Mes yeux, mes mains le perçoivent intègre. Mon érection a disparu. Mon ventre est couvert de sperme et de liquide séminal. J'ai éjaculé abondamment. Quand ? Durant quel rêve ? Avant, après ? Mes jambes ne me portent plus, mes mains tremblent, la nausée menace. Prendre une douche, oui prendre une douche.

Je m'installe dans la baignoire avec la difficulté de l'humain en fin de vie, sans énergie. Je manque de tomber, aspirer par le dédoublement rémanent du rêve. Je m'accroche, désespéré, aux bords froids et durs de cette baignoire. Était-ce un rêve ? La pomme de douche dans la main droite, j'actionne le débit d'eau choisie chaude. J'ai froid. J'ai peur.

L'eau me brûle et je m'accroche à la douce sensation de chaleur, ancre de la réalité sur mon esprit en furie. Lentement, le règne du réel se réinstaure. Je fouette mon visage de la projection d'eau pour le posséder de nouveau. L'eau chaude monte doucement autour de mon corps, me noyant d'informations sensorielles d'humidité, de chaleur, de présence d'un volume dans cette baignoire. Je laisse couler ce bain impromptu et en stoppe l'écoulement de crainte d'un débordement. Incapable de chaîner deux pensées, je dérive vers une léthargie abandonnée. Mes yeux ouverts sont aveuglés d'images blanchies, sortant du souvenir épouvanté du rêve. La volonté de combattre ce rêve n'est pas en moi. J'en sais la vérité.

Mardi 0730

Je suis assis, seul dans le canapé. Je fume. La chaîne Hi-Fi passe en sourdine un disque d'Andréas Wollenveider : calme apaisant. La porte du couloir s'ouvre sur mon épouse nue :

- Tu ne dors pas ? me demande-t-elle

Pas de réponse.

- Tu es malade ?

- Oui, le poisson d'hier midi n'est pas passé. Je l'ai vomi cette nuit.

*Mensonge.*

- Tu aurais dû me réveiller.

Pas de réponse.

- Ça va mieux ?

- Oui.

*Mensonge.*

- Tu vas travailler ce matin ?

- Je ne sais pas encore.

Elle m'embrasse, passe sa main sur mon crâne, et disparaît vacante à ses occupations matinales.

Les enfants se lèvent.

- Bonjour Papa, annoncent-ils dans un chœur parfait

- Bonjour mes amours. Vous avez bien dormi ?

- Oui, encore une fois à l'unisson.

- Allez, habillez-vous et prenez votre petit-déjeuner.

Le récapitulatif des nécessités favorise l'exécution et rassure l'enfant craintif d'oublier. Je me lève et prépare leurs petits-déjeuners. Du coin de l'œil je les observe s'habillant, découvrant au quotidien les progrès de chacun dans le terrible apprentissage de l'autonomie d'action. L'aîné, habillé, allume la télévision et la pièce s'emplit des voix braillardes des personnages absurdes de dessins animés.

- Papa ?

- C'est moi

- Tu as pris un bain cette nuit ? m'interroge l'aîné.

- Oui chéri.

Le débat se clôt aussi rapidement qu'il s'est ouvert. Il est le seul à distinguer l'invisible maelström intérieur de mon apocalypse. Si petit, et doué d'une puissante perspicacité à voir au-delà du réel.

*Personne ne peut nier ta puissance, mon amour. Oublie ces aveugles dissertant de la lumière, de son existence et de ses nuances colorées. Ne les laisse pas fermer tes yeux par leurs vides négations de ta vision.*

Déjà, ils sont prêts, manteaux et cartables sur le dos, cagoule et bonnet sur la tête. M'accroupissant devant eux, je les embrasse, les serre contre mon cœur.

« Bonne journée »

Mon épouse les entraîne vers le palier, l'ascenseur, la voiture, l'école.

Je suis seul. Il est 0830 et le malaise remonte, à moins que je ne le rejoigne, tapi au fond de moi. La réalité de mon existence se dissout dans l'angoisse de la mort. Je suis vivant et je suis mort. Seul le présent distingue les deux termes sur la durée. Blotties dans l'écoulement du temps, Vie et Mort sont sœurs.

Péniblement, je décide d'aller au bureau ce matin. Je consulte mon agenda et y découvre une réunion à 1030 ce jour. Que de temps de présence perdue, au nom d'un collectif inexistant ...

Je vérifie qu'aucune réunion à l'usine n'est prévue. Soulagé par cette vérification, mon âme s'allège de quelques tonnes et facilite mes mouvements.

Je m'habille, enfile le costume noir, infranchissable armure. Le soleil fait une timide apparition au travers des vitres du salon. J'attrape mes Ray-ban et les pose sur mon nez. Vérifiant mon image avant de sortir, un écœurant sentiment se dégage : costume noir, chemise noire, cravate foncée, manteau et lunettes noirs. Je suis mort comme ça pensé-je. Je claque la porte de l'appartement.

Comme toujours la réunion s'éternise dans la stérilité. Abreuvé de café fort et de biscuits secs, le discours est décousu, puéril et constamment interrompu. Joli constat ...

Le seul intérêt de cette réunion est la présence de cette jeune femme rousse à l'odeur enivrante et affolante, au regard trouble et profond. Assise en face de moi, elle dessine sur un cahier d'indéchiffrables croquis. De temps en temps, elle lève la tête et croise mon regard riveté à sa silhouette. Elle me trouble. En sa présence, je me découvre innocent, spontané, altruiste et désireux d'elle. Je m'évade de cette pièce prison avec elle, ma bouche collée à sa peau dans un corps à corps physique, ludique et sexuel. J'ai envie d'amour avec cette femme. Elle lève la tête, me sourit. Le sait-elle ?

Tout mon être crie un oui craintif, habitué à la négation systématique de mon épouse. Elle me sourit encore. Elle sait. Interpellé par un des intervenants, je sors de ma luxurieuse rêverie éveillée. Je la vois du coin de l'œil qui s'amuse de mon retour au présent :

- Pardon ?

- Au vu de la lenteur des débats, je propose de poursuivre cette réunion jeudi matin à l'usine. Es-tu disponible ?

L'univers du réel glisse sur le sol. La peinture du décor dégouline sous la pluie acide de l'évidence. Je sens mon cœur défaillir. Nous y voilà, la machine se met en place. Puis-je refuser ? Dois-je refuser ? Dois-je nier ? Puis-je me soustraire de la vie au profit de la vie ?

Je m'entends répondre d'une voix morte par l'affirmative.

- Je me charge de contacter l'usine et de réserver la salle.

Je hoche la tête, seul mouvement disponible, en guise d'acceptation.

*Prépare mes funérailles par la même occasion.*

- Tu voulais ajouter quelque chose ?

Nouveau hochement de tête : non.

La réunion est close sur l'acceptation du déplacement de jeudi à l'usine.

Je sors. Précipitamment.

Réfugié dans les toilettes pour hommes, j'asperge mon visage d'eau fraîche dans le maigre espoir d'éclaircir mes idées.

Remplissant mes mains d'eau une dernière fois, j'ouvre les yeux et découvre du sang sur mes mains, fluidifié par l'eau, coulant sur l'évier blanc. Écartant mes mains pour délivrer l'eau, je me relève. Me fait face, un homme au costume noir, chemise noire, cravate sombre, au visage couvert de sang, au crâne enfoncé sur le côté droit, jusqu'à la moitié du volume crânien. Mon souffle disparaît, il n'a jamais existé. La lumière s'accroît et blanchit toutes les couleurs, la gravité m'appelle. Je tombe lentement et perds connaissance, joyeusement, sombrant dans le réconfort de l'oubli.

Un ange m'appelle :

- Liam, tu m'entends ? Es-tu éveillé ? Sens-tu ma main ?

À contrecœur, je délaisse les ténèbres pour la dureté du carrelage. Une douleur sourde me lance. Où est-elle ? Je la localise à la hanche droite, douloureux souvenir de la chute.

J'ouvre les yeux sur un visage féminin, à la peau claire encadrée de roux.

- Te revoilà, me sourit-elle.

- Je ne suis pas parti, rétorqué-je, dans une vaine tentative d'humour.

- Tu es pâle. Allez viens, je t'emmène déjeuner.

Elle me relève. Elle est forte.

- Quelle heure est-il ?

- L'heure, dit-elle simplement.

Mardi 1527

Je décroche le combiné et compose d'une main ferme le numéro :

- Bonjour, c'est moi.

*Le mort vivant à l'appareil, pour vous servir d'écorchoir.*

- Ça va mieux ? tu es au bureau ?

- Oui, ça va mieux, je suis allé voir le pharmacien ce matin et je suis parti travailler.

*Toujours aussi mort, aussi vivant. L'encre de ma condamnation n'est pas encore sèche, sonne encore dans l'air tendu le glas annonçant mon refroidissement.*

- Okay, je suis en entretien. À ce soir.

- Au fait, j'ai une soirée ce soir, je repasse à la maison embrasser les enfants et je file au vernissage.

*Je te fuïs comme l'Ombre fuit la lumière trop blanche.*

- Ah ... Bon, à ce soir.

Je raccroche. Ma main tremble. La sueur perle sur mon front. Cette double conversation m'a épuisé.

Je me lève et file vers les toilettes pour homme. Je m'arrête devant la glace : mon crâne est enfoncé, le sang coule de la blessure mortelle, fonçant davantage la couleur de ma chemise.

Étrangement cette réalité n'est pas accessible à l'Autre. L'horreur de cette vérité n'est qu'à moi. Je passe mon visage sous l'eau, le sang s'écoule. Je me relève, me sèche le visage, maculant la serviette d'un rouge vermillon visible par moi seul. Je sors.

- Bonjour, comme d'habitude, un Marlboro light ?

- Bonjour. Et bien non. Il est temps de changer : donnez-moi un paquet de Camel, s'il vous plaît. Avez-vous des cahiers à petits carreaux et des stylos à encre noire ?

- Oui, j'ai ça. »

Faisant le tour du comptoir, il saisit un cahier à la couverture orange et un stylo simple à encre noire.

Me contournant, il rejoint sa scène :

- Parfait, dis-je. Combien pour toutes ces merveilles ?

- 35 Francs »

Je paye, le salue et sors.

Enfermé dans un bureau, attablé devant le cahier orange, je débouche le stylo.

### « Souvenirs d'une vie trop loin »

*J'entends le murmure de la vérité enfler et chuchoter à mon oreille : « Liberté, liberté ».*

*Si jamais quelqu'un lit ces lignes un jour, je souhaite écrire que la prise de drogue ne myopait pas seulement mon regard douloureusement acerbe, elle seule ouvre la porte de l'oubli, le vrai, celui qui ignore l'heure, la saison, et la vie que j'emprunte. Pour libérer enfin mes ailes, m'alléger du plomb historique familial, pour m'élancer dans une vie libre de ces contraintes structurelles si nécessaires.*

Pour réfléchir quelques instants en pur esprit, hors de toute dimension.  
Pour vivre de fulgurants éclairs vibrants de réflexion et de clarté intellectuelle.  
Pour jouir de chaque seconde sans le moindre doute.  
Quant aux autres dérives habituelles des écrivains de placard, j'y mets le feu joyeusement et ma foi, je pisse dessus.

Que connais-tu de mes paysages intérieurs ?  
Sais-tu quelles images hantent mon cœur, quand mes yeux refusent de s'ouvrir plus longtemps ?  
Je ne peux plus m'empêcher de marcher mon chemin.  
Où mes pas me guident-ils ?  
Quelle importance ?  
Nul ne peut ignorer qui il est.  
Je suis multiple, et je l'ai oublié.  
Que faire de ma multiplicité dans ce monde uniforme ?  
Quels choix devrais-je faire ?  
Quels sacrifices devrais-je concéder aux apparences ?  
Cette rencontre ouvre la porte d'un monde plus sombre et plus dangereux.  
Tellement plus vivant.

## DOUTES

Écrire est mon cri et je le veux long et profond, chaleureux et inquiétant : la couleur découverte par l'aveugle, l'harmonie par le sourd, la liberté recouvrée. Je ne me libère pas de vos chaînes car elles sont illusoire. Je m'allège des miennes. J'écris pour ne pas penser, pour ne pas agir. J'écris pour exister dans l'immobilité, dans l'intemporel. J'écris pour m'oublier, accéder à la désincarnation évidente de l'esprit. J'écris pour oublier mon corps et ma vie. Écrire, comme on s'ouvre les veines avec calme et déraison. Plonger le métal dans ma chair, ouvrir ces veines pour vidanger, purger mon âme de ce virus de vie, véhiculé par un liquide chaud et épais, à l'odeur d'acier rouillé, animant et dégradant ce corps. Étrange élément poisseux, à l'unique mission de donner souffle et souffrance puis de les reprendre. Prisonnier de la réalité, je percute les murs durs et froids du cachot commun à notre espèce. J'observe les signes se former sur le papier chargés de vie empoisonnée par ce monde. Ma vie s'étale et peins sur ma peau de sinistres symboles du rouge écarlate de la vie pour en former les mots rebelles qui hurlent à mon esprit. Dernier geste avant le néant, je goûte à l'écoulement de mon liquide de vie, chaud et épais. Excentrique élément d'une fourmilière chaotique, j'observe, désespéré, la démence organisée d'une civilisation perverse et corrompue, gelant les cœurs et crevant les yeux de ses propres enfants.  
Ai-je à parler ?

Stériles symboles accouchés par mon esprit, le feu de destruction brille dans mon sourire. Prédateur apprivoisé, j'aiguise ma faim de vos privations. Mon esprit est vide de pensée cohérente ; la chaîne semble arrêtée. L'improbabilité du maillon suivant le rend invisible. Je me dépouille de ma propre illusion, ciment de la réalité commune, de mes propres mensonges, doux poisons sucrés et, pour devenir le rêve de mon cœur. J'affronte le monstre de vérité me faisant face. Incapable d'écrire, de rétablir l'équilibre, désarmé, chancelant, il me faut encore faire un pas, faire un choix. Je pleure ces mots. Silencieusement je dépose mon eau et mon sel. Qui es-tu, Tristesse qui se cache derrière ton masque grimaçant ?

Mes amours que serais-je sans vous ?

Un météore éclairant brièvement la nuit, un objet céleste percutant l'atmosphère, qui brille et brûle, vous éclaire et se consume. Se jeter en avant, percuter l'espace et revenir dans la réalité commune. L'envie de déchirer cette page avec mes sensations, traverser le papier et laisser l'émotion en cicatrice. Décaler la réalité sous tes yeux, te montrer la réalité de mon monde, tendre ma main, à la recherche de ta main, et enfin t'emmener dans mon rêve.

Déchirer la réalité, dissiper l'illusion, le mensonge et le malentendu pour qu'émerge la vérité. Le temps de parler approche. La fuite est illusoire et la crainte inutile. Les mots existeront enfin, allégeant notre vie. Et de notre bouche s'écoulera la vérité simple et pure.

Pourrissement

Quand le souffle de la vie aura courbé mes dos, voûté mes épaules,  
Quand l'appel de la poussière et des cendres occupera mon esprit,  
Que restera-t-il du miracle de notre amour ?

Quand la vie sera une trop longue attente,  
Quand le vent du temps aura parcheminé ma peau, écorché ma chair sur les os,  
Quand mon reflet ironique projettera l'image d'un vieillard fatigué,  
Quand l'impatience du repos prendra le pas sur l'ennui,  
Viendras-tu encore te blottir dans mes faibles bras ?

Quand viendra le temps funeste de nous séparer pour l'éternité,  
Quand ton absence ne trompera plus ma solitude,  
Quand tu seras retourné dans cette terre qui nous a enfanté,

Je veux me souvenir du soleil sur ma peau,

Je garde l'espoir de me rappeler le vent sifflant à mes oreilles.

Quand ce temps viendra, je retournerai à l'existence éthérée que la naissance a bouleversée,  
Nous liant pour le merveilleux voyage sensationnel de la vie.

Je quitte ce corps, grotesque costume d'une farce morbide.

Il ne reste plus d'espoir à rêver de l'Humain.

## Tempêtes I

Mon corps craque. Ce vaisseau aguerrí aux tempêtes gémit sous la violence de l'effort, et la douleur des coups portés par l'ouragan de vie hurlant dans le paysage de ma création. Déchaînant cyclones et raz-de-marée sur mes océans, seul mon navire n'est pas encore rentré au port. Ma furie fait rage et mon bateau, fameux trois mâts, grince de toutes mes planches.

Mon équipage maugrée contre moi, leur capitaine. Je les ramène au port sains et saufs. Tel est mon but. Malgré mon vent et mes vagues, je reste lucide et déterminé. Malgré leurs doutes, leurs peurs, ma main reste ferme sur ma barre. Les choix sont épuisés. Ce seul chemin mène au port, à la vie : je lance mon bateau au cœur de mon ouragan.

Mon corps craque, je reste lucide et déterminé.

La tempête est passée ; le ciel s'éclaircit mollement. Je monte sur le pont, pour découvrir un spectacle familier : un paysage de survie.

## Tempêtes II

La nausée me plaque au fond de moi,

Sans rémission, je suis refoulé vers mon jardin des horreurs.

Croque-mitaine, vermine rampante velue et gluante hantent mon repos.

Je suis la peur et la culpabilité qui déchirent mon âme et lacèrent mon cœur.

Je suis la balle et l'arme que tient ma main, pointée sur mon crâne.

Je suis mon bourreau et ma victime,

Je suis le juge et le coupable d'un procès sans cesse ré-instruit.

Je me crucifie et orne ma tête d'une couronne d'épines,

J'allume mon bûcher et me consume une fois encore jusqu'à l'agonie.

Qui viendra me tendre la main ?

Qui ramassera la première pierre jetée à mon visage ?

Qui pansera mes mains et mes pieds, mordus par les clous de votre moralité ?

Es-tu là, amour de mes vies ?

Viendras-tu jusqu'à moi ?

Viendras-tu éponger mon front, soulager ma souffrance ?

## Éveil

Je me suis réveillé ce matin avec cet agréable sentiment de me retrouver.

Depuis combien de Temps n'était-ce pas le cas ?

Des années, des siècles, pas loin d'un millénaire. Peut-être depuis toujours.

Ma mémoire me fait défaut et je reste devant un mur vierge de toute porte et de toute fenêtre : une surface lisse, impénétrable.

Rien ne laissait présager la possibilité d'envahir cette forteresse imprenable.

Après une vie d'exil, j'étais enfin de retour chez moi.

Comme il me tarde qu'une minute contienne quatre-vingts secondes, qu'une heure cent minutes, que chaque jour compte trente heures et chaque semaine douze jours.

Comme il me tarde que chaque mois me donne dix semaines, chaque année vingt mois et ma vie mille ans.

Comme il me tarde d'accéder à cette immortalité humaine, faite d'attente et de temps qui passe.

Enfin ne plus sentir l'écoulement de cette matière inaltérable entre mes doigts, fluide comme le sang et léger comme la respiration de l'enfant, inconscient de l'improbabilité de la vie.

Se libérer du temps pour se consacrer à l'esprit, vivre libre de cette contrainte qui nous pousse vers l'avant.

Ne plus vivre comme ces hommes qui rêvent qu'ils rêvent, qu'ils rêvent, qu'ils rêvent.

Libéré de la pesanteur temporelle, je m'envole enfin vers les cieux azurés de félicités.

Se réveiller de cette torpeur, comme de la nuit la plus longue du monde. Ouvrir les yeux, sentir la chaleur de la vie, ébloui par la lumière matinale, virgine.

Recouvrer la rue et s'interroger sur le silence du monde.

Recouvrer la rue et s'enivrer de la goulée d'air, brûlante et bienfaitrice.

Recouvrer la rue pour ouvrir son cœur.

Libéré du fardeau de la cécité qui m'enchaînait, je m'aperçois, aveugle consentant au-devant d'un monde obscurci.

Quelle légèreté que la mienne, j'ouvre les yeux sur la vie. Je renais.

Je vis comme on part en croisade : le cœur lourd et l'esprit optimiste d'une victoire certaine. Même si cette victoire est remportée par d'autres que moi, par mes propres enfants. Seule compte la progression de chacun de mes pas. J'envisage cette vie comme un instrument d'un dessein fabuleux. Et si cette vie ne suffit pas, j'en aurais d'autres, libres de toutes contraintes.

## INCARNATION

L'espace d'un instant, je me suis cru Dieu.  
L'espace d'un moment, je me suis vu prophète.  
Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai embrassé ma condition humaine et m'en suis senti heureux.  
Mon immortalité est ma descendance, mon pouvoir est multiple de mes semblables.  
Éveillé d'une nébuleuse torpeur par la lumière blafarde d'un jour nouveau,  
Je me découvre prisonnier de l'apparente réalité d'un corps.  
Quel sombre Dieu m'a condamné à souffrir cette misérable vie d'humain ?  
Enjôlé sur cette prison ronde et sans barreau, couverte de terre et d'eau, je purge ma peine pour des crimes oubliés.  
Qui sont ces êtres qui me ressemblent et dont je ne sais rien ?  
Le temps est humain et je suis au-delà, son mensonge glisse sur moi comme la pluie bienfaitrice.  
Je suis l'avenir, par ma vie et ce que je transmets. Je suis porteur d'histoire et d'évolution.  
Je transcende mon espèce, ma vision est sans limites, l'infini m'accueille en son sein.  
Regarde le ciel, mon amour, je percute les étoiles et rentre chez moi,  
Je suis parmi les miens.  
Une étrange sensation transperce mon cœur, mon voyage touche à sa fin.  
Les réponses affluent, irriguant enfin mon désert de questions.  
Notre monde est le rêve saccagé de monstres aliénés,  
Nos vies sont les reflets pervers de songes oubliés des dieux.

Happé par le miroir d'une rêverie s'étirant à l'éternité,  
Maladroïtement j'exerce ma volonté d'être.  
Je vis dans un monde endeuillé de renoncement.  
Réussirais-je là où tant d'humains ont échoué ?  
Laisserais-je leurs mensonges gangrener notre innocence ?

Je lève la tête. La nuit se montre enfin. 1910. Je ferme le cahier, rebouche le stylo. Je sors de ce volume de solitude, je rentre embrasser mes enfants. Sur la route, fumant une cigarette dans ma vieille voiture, je pleure cette vie à refaire. Les larmes coulent sur mes joues et tombent sur mes lèvres. Le tabac et le sel emplissent ma bouche, illusoires sensations du vivant pour le cadavre que je suis.

« Papa !! »

Je pousse la porte de l'appartement où je vécus, mes enfants se ruent vers moi manquant de me renverser :

- Ça va mes amours ?
- Oui !!
- Les devoirs sont-ils faits ? Etes-vous propres ?
- Oui.

Les deux voix aiguës se mêlent à l'unisson d'un amour parfait, sans réserve. Je les serre contre mon cœur frappant dans ma poitrine, étrange organe aux réflexes absurdes. Ne suis-je pas mort ? Mon épouse surgit du couloir. Elle embrasse mes lèvres rapidement :

- Le repas est prêt. Les enfants, à table.

Une trombe bipolaire se dirige vers la cuisine. Les enfants ont faim.

Me regardant, mon épouse remarque le cahier orange coincé sous mon bras gauche.

- Que fais-tu avec ce cahier ? Tu as repris l'écriture ? me demande-t-elle négligemment.
- Oui quelque chose comme ça, dis-je fuyant vers la salle de bains.

*Je vomis ma vie constipée avant de m'en évader. Je me souviens de l'esclavage, des chaînes.*

J'évite maintenant d'observer mon image dans un miroir : je sais ce qu'il contient et me renvoie. Je me déshabille, ôtant la cravate et la chemise alourdies du fluide de ma vie. J'ôte mon pantalon. À demi nu, je me réfugie dans la chambre où je trouve un tee-shirt blanc et un polo gris. J'enfile mon jean et mes bottines noires.

Ne pas se regarder.

Je regagne la cuisine :

- Allez, je file, dormez bien mes amours, passez une bonne nuit.
- Où tu vas Papa ?

Mon fils aîné plonge son regard dans le mien. Je sens vaciller ma détermination sous la densité de son Etre.

- Je vais voir une exposition d'un monsieur qui peint des tableaux, qui sculpte.
- Ah ...

Mon épouse semble aussi attendre une réponse compréhensible à cette sortie nocturne. Je laisse l'absurdité peser sur ma réponse. J'embrasse les lutins :

J'embrasse mon épouse distraitemment.

- Tu rentres tard ?
- Je ne sais pas, mais oui probablement.

Je sors de la cuisine, mets mon manteau et disparais.

J'ouvre la portière de ma vieille voiture, sors de ma poche un paquet de cigarettes, un briquet et une feuille imprimée. Allumant une cigarette, je relis cette feuille et mon cœur s'accélère.

De : « Liam.Liener@h-----.com  
A : « Ethanial.Mun@h-----.com

Merci pour ce repas.

De : « Ethanial.Mun @h-----.com  
A : « Liam.Liener @h-----.com

Merci de quoi ?

De : « Liam.Liener @h-----.com  
A : « Ethanial.Mun @h-----.com

Merci d'être là quand j'en ai besoin.

De : « Ethanial.Mun @h-----.com  
A : « Liam.Liener @h-----.com

Il n'y a pas de quoi.

De : « Liam.Liener @h-----.com  
A : « Ethanial.Mun @h-----.com

Que fais-tu ce soir ?

De : « Ethanial.Mun @h-----.com  
A : « Liam.Liener @h-----.com

Je n'ai rien de prévu. Et toi ?

De : « Liam.Liener @h-----.com  
A : « Ethanial.Mun @h-----.com

Souhaites-tu dîner avec moi ?

De : « Ethanial.Mun @h-----.com  
A : « Liam.Liener @h-----.com

Je crois que oui.

De : « Liam.Liener @h-----.com  
A : « Ethanial.Mun @h-----.com

Je dois passer chez moi en début de soirée. Où veux-tu que l'on se retrouve ?

De : « Ethanial.Mun @h-----.com  
A : « Liam.Liener @h-----.com

Je serai chez moi. Passe me prendre, on avisera.

Mon cœur s'affole. L'excitation de la rencontre m'électrise joyeusement. D'un dernier coup d'œil, je vérifie l'adresse et démarre.

La ville est plus légère, je navigue porté par son flux bienveillant m'ouvrant le chemin de la vie. La fluidité du trafic m'égaye et j'y découvre une volonté appliquée au mouvement : le chemin se révèle par ma décision de l'emprunter. Les feux tricolores se synchronisent, m'indiquant la nécessité d'arriver au plus tôt. J'expérimente à nouveau le bonheur de ma présence, au sein de cette trajectoire adultérine. Je dénie le regard de l'Autre et m'en détache. J'agis, j'acte, je suis. Propulsé par la conscience de la présence, à la fois mort et vivant, j'aborde son quartier parisien encombré et surpeuplé, comme le survivant d'un terrible naufrage re-découvrant le connu, la destination finale d'un destin violent, révélant le sens de la lutte, l'obligation de survie, dévoilée par la rencontre de mon Etre dans le regard de cette femme.

Malgré une population automobile très largement supérieure aux capacités de stationnement, je trouve rapidement une place où me parquer.

Sortant de ma voiture, je plonge la feuille imprimée dans la poche intérieure de mon manteau et vérifie dans le même temps, la présence de feuilles à rouler et de la boulette de shit qui ne me quitte pas. Je claque la portière et me dirige droit vers ce qu'elle me partage et m'offre : l'intimité de son appartement.

« Toc, toc. » Pas de sonnette. Ma main rythme la révélation de la présence.

Elle ouvre la porte, m'accueille avec un sourire :

- Tu as trouvé facilement ?

Elle vient d'arriver, n'a pas eu le temps de se changer :s

- Oui, je connais un peu le quartier.

*Tu brilles comme un phare dans une nuit de tempête. Aveugle, je suis ta lumière.*

Elle prend mon manteau et le pose sur une chaise. Je pénètre son intimité, découvrant quelques livres, ses réalisations artistiques et la solitude de son choix. Debout dans la pièce principale, nous nous frôlons.

- Tu veux faire quelque chose de particulier ? demande-t-elle

- Oui. Etre avec toi, passer cette soirée près de toi.

Elle me regarde, ne répond rien. Elle s'assoit sur un canapé de sa réalisation, et feuillette attentivement le magazine ZURBAN, agenda des manifestations parisiennes :

- Un concert, ça te dit ?

- Oui.

Elle lève les yeux, je suis assis sur la chaise devant son bureau.

- Je peux rouler un stick ?

- Oui.

Je fouille mon manteau et sors feuilles, shit, cigarettes et briquet, outils nécessaires à l'activité. Elle se lève, choisit un disque et le place dans le lecteur de sa chaîne Hi-Fi. Les mélodies d'Alain Bashung emplissent la pièce d'une tristesse existentielle. Je m'affaire au roulage en l'observant du coin de l'œil : qu'elle est belle, grande svelte et sportive. Son corps reste un délice inconnu. J'ai fini de rouler. J'allume le stick, tire deux grosses bouffées et me lève pour la rejoindre sur le canapé. Elle est absorbée par la lecture du magazine. M'asseyant, je lui demande si elle a trouvé. Elle relève la tête et d'un regard m'indique que non. Elle pose le magazine, se lève et me demande si je souhaite boire quelque chose. Je lui réponds qu'un verre d'eau sera parfait. Elle s'éclipse dans une minuscule cuisine et revient avec deux verres d'eau et une coupelle en guise de cendrier.

Elle s'assoit et me rejoint. Feuilletant distraitement le magazine, je lui passe le stick qu'elle accepte. Je la regarde fumer, bercée par la voix grave et désabusée d'Alain Bashung, déesse révélée à l'impie. Je suis baigné de son odeur, de son regard, de l'évidence de sa présence à mes côtés. Rompant le silence d'entre nous, j'annonce que l'idée de ne pas sortir me convient bien. Parfaitement bien, gardés-je.

Elle me repasse le stick. Elle s'approche de moi, collant son épaule à la mienne. Je finis le stick et l'écrase dans la coupelle. Le T.H.C fait son effet, j'ai soif. Je bois l'eau fraîche. Ma tension est grande, mais je me retiens et recale mon épaule contre la sienne. Absorbés par la musique, grisés de fumée, nous contemplons, assis, la vue de Paris qu'offre ses fenêtres. Elle se lève et se plante devant la fenêtre me décrivant la vue. Je me lève et me rapproche d'elle. Je suis derrière elle, à quelques centimètres de son corps. Je la respire et chaque inspiration m'attire vers elle ; je suis derrière elle, collé à son corps ferme. D'un geste lent, je passe mes bras autour d'elle, enfouis mon visage dans son cou. Ses mains rejoignent les miennes et les étreignent. Nos respirations s'accroissent et je ne retiens pas un soupir long et profond. Elle garde un silence attentif. Mes lèvres effleurent la peau tendre et sensible de son cou. Je l'embrasse doucement, de crainte de rompre la vérité de l'abandon.

Ma langue sort de ma bouche et ose s'aventurer sur sa peau, me révélant le goût de l'Autre. Elle penche la tête, me laissant accéder librement à son cou.

Le temps est suspendu, je passe une vie entière à goûter sa peau, découvrant le sel, la chaleur, le désir. Elle se retourne et me fait face : sa bouche entrouverte effleure mes lèvres, je respire sa bouche, son air. Sa respiration saccadée soulève sa poitrine écrasant ses seins sur moi.

Au travers des épaisseurs nous séparant encore, je sens ses mamelons durcir sous le contact. Ma verge s'emplit de sang, se durcit. Je passe mes mains sous ses fesses, la serrant contre moi, révèle mon pénis gonflé contre son ventre. Son bassin ne se dérobe pas sous le contact de mon désir. Nos regards soudés s'abandonnent l'un à l'autre. Ma bouche s'entrouvre et je plaque tendrement mes lèvres sur ses lèvres, ma langue s'enroulant autour de sa langue, la suçant, buvant sa salive, mordillant sa bouche. Nous nous embrassons debout dans l'embrasure de cette fenêtre ouvrant sur un Paris nocturne et festif. Étrange créature soudée par la bouche et le bassin, nous basculons sur le canapé, sans laisser le moindre vide nous séparer. Me repoussant amoureuxment, ses mains encadrent mon visage. Elle me regarde. La tendresse de son geste me bouleverse, mes yeux se gonflent d'eau qui coule et roule. Sans un mot, elle s'approche de mon visage et lèche mes larmes. Toutes mes larmes. Elle s'écarte, m'interrogeant du regard. Je reste silencieux :

- Ça va ? Tu es bien ?

- Je suis au-delà du bien. Je suis heureux.

Elle croise ses mains derrière mon crâne et m'attire fougueusement vers sa bouche. Nos dents se choquent, nous en rions. Elle m'embrasse longuement. Ses mains délaissant mon visage disparaissent sous mon polo, sous mon tee-shirt. Ses doigts effleurent et glissent sur ma peau brûlante. Elle caresse mon ventre, ma respiration s'accélère encore. Mon sexe est tendu à l'extrême. Puis elle remonte sur ma poitrine, flattant mes tétons durcis, dessinant des arabesques sur mes seins. Je gémiss et me cambre, m'offrant davantage. J'ouvre les yeux, et la découvre radieuse, souriante et attentive. Si disponible dans sa présence.

Relevant mon bras gauche, j'attire son visage pour qu'elle m'embrasse encore. Déposant un simple baiser sur le bout de mon nez, elle choisit de se concentrer sur mon déshabillage. Enfantin, je me laisse faire, en profite pour glisser mes mains sous la multitude de couche textile - elle est frileuse - et atteindre l'objet de tous mes désirs : sa peau blanche.

Je suis torse nu et l'attire sur moi, passant mes mains autour d'elle. Elle m'embrasse enfin et je frissonne. Je sens son dos musculeux rouler sous mes doigts. Effleurant ses reins, elle est parcourue d'un frisson et sa peau se hérissé de plaisir. Elle abandonne ma bouche pour descendre sur ma poitrine. Timidement, elle lèche mes tétons. Je me cambre. Sa caresse est plus hardie, sa bouche aspire mon sein droit et, sa langue gourmande excite mon téton. De la main gauche, je plaque sa tête sur ma poitrine. Ses dents inactives jusque-là mordillent toute ma poitrine, s'arrêtent définitivement sur mon sein droit pour le mordre plus franchement, laissant des marques sur ma peau, les admirant, puis d'un geste tendre les léchant à pleine langue. J'ai le souffle coupé, des points noirs s'agitent sous mes paupières closes. Mon pénis irradie de chaleur, encore prisonnier de l'image civilisée. Mordant tour à tour le sein droit et le sein gauche, elle me mène jusqu'à l'orgasme sourd de la chair et aigu du désir. Je jouis longuement. Mon périnée se spasme deux fois. Je n'éjacule pas. Je me sens apaisé de moi et affamé d'elle.

Elle pose sa tête sur ma poitrine et caresse de ses doigts humides les traces de morsure qu'elle a dessinées sur ma peau, sa signature amoureuse. Je me relève, m'étire, soupirant de satisfaction et d'un geste rapide nous fais rouler, inversant les positions spatiales de notre situation. Et par le fait les rôles de chacun. Je vais enfin la découvrir. Rapidement, nous la déshabillons pour la laisser torse nu dans une communauté sensuelle voulue.

Assis à califourchon sur ses jambes, je la regarde et découvre deux adorables seins fermes et hauts perchés. Sa peau blanche et crémeuse s'accorde à merveille avec le doux rose de ses petits mamelons. Je me colle à sa peau, me frotte contre elle, me repaissant de ce contact essentiel, sensuel et doux, d'une idéale chaleur, mélangeant nos odeurs phéromonales. Relevant ses bras, je dénude une aisselle parfaite et lisse, propre et odorante. Je m'en approche pour y faire glisser légèrement ma langue, découvrant le goût subtil, enivrant et corsé de la chaleur de son corps. Elle se tortille et roucoule.

Je me relève, la fixe amoureusement et y retourne plus franchement. Je lèche son aisselle à pleine langue. Après quelques instants d'hésitation, elle étire son bras. Ma main droite effleure ses seins et descend sur son ventre, mon index décrivant des cercles concentriques autour de son nombril. Je la délaisse pour mouiller de nos salives mon doigt.

Mes lèvres retrouvent sa peau, mon index pénétrant cet obscur orifice clôt timidement puis fermement. Sa respiration s'accélère. Ses yeux entrouverts se voilent.

La laissant respirer, mes mains et ma bouche s'activent sur ses seins : les flattant, les caressant, les pressant tendrement et fermement, faisant jaillir ses tétons longs et durs, y accolant ma bouche pour les aspirer, les gober, m'en emplir la béance supérieure. Elle est surprise par cette caresse et confiante, me laisse l'amener dans mon monde intérieur, cette catharsis des moi qu'est la sexualité. J'aspire plus fort, projetant ma tête vers elle, agrandissant ma bouche, dardant une langue joueuse. Je lève la tête. Elle me regarde et me sourit. Je passe alors à l'autre sein d'un blanc d'albâtre, délaissant le sein caressé rougi, marqué, humide de ma salive. Elle me tend sa poitrine, bascule sa tête et soupire. Je la mange jusqu'au frisson, au délicieux hérissement de tout son corps. Je me relève alors et, calmement entreprends de la déshabiller de son pantalon et de son string rouge.

Agenouillé à son côté, je la regarde : ses joues sont rosies par le plaisir, ses traits plus détendus. Elle m'aide, se cambrant, à ôter d'un geste, ce qui me sépare de ses jambes, de ses fesses somptueuses et de son intime ventre. Ses jambes sont délicieusement longues et blanches. Fermes car musclées, elles s'étirent jusqu'à son sexe, d'une pilosité caramel scrupuleusement entretenue, dessinant une bande étroite dans le prolongement de sa fente. Je tombe sous le charme de son sexe aux lèvres finement closes, à la pilosité courte et chaudement orangée. J'écarte ses genoux pour découvrir son intimité matricielle et elle résiste. L'accès de la vision de son sexe à l'Autre voyeur est délicat pour une femme. Je plonge mon regard dans le sien et écarte un peu plus ses genoux pour y passer ma tête dans un mouvement évident.

J'embrasse l'intérieur de ses cuisses et la tendresse de sa peau si fine, léchant ça et là des lieux m'inspirant. Je passe franchement entre ses jambes et s'abandonnant, elle s'ouvre enfin. Mes lèvres rencontrent ses lèvres intimes, embrassant, mordillant, aspirant, suçotant. J'aborde le goût délicat de sa matrice. Je choisis d'en explorer l'extérieur d'abord. Délicatement mes mains encadrent sa fente, laissant apparaître l'entrée de son vagin palpitant, son méat urinaire et son clitoris. J'y enfouis la tête, la perd, lui fais perdre, durant de longs instants figés et animés, s'étirant, se télescopant, m'abreuvant de désir entre ses jambes écartées, son bassin relevé.

Le temps se dissout dans la passion de nos deux corps emmêlés, tour à tour donnant et recevant. Son murmure abandonné dans un souffle : « Liam ... »

Repus et fatigués, nos corps sont allongés sur le matelas, précédemment vertical contre un mur, puis horizontal sur le plancher, nous accueillant sur sa plus vaste surface que le canapé. La chaîne diffuse radio Nova.

Il est 0400. Je n'ai pas sommeil. La vie circule fort en moi. Je me lève et lui propose de refaire un stick. Elle accepte joyeusement. Je roule rapidement. Je frissonne seul dans ma peau. Je l'allume et ramène le cendrier. Me recale à ses cotés sous sa couette, sur son lit, dans son appartement.

Nous parlons, nous repassant le stick, nous mettant à nu au regard de l'Autre, sans volonté de fusion, en quête de transparence laissant filtrer l'invisible.

Je la découvre libre, engagée et militante. Elle se révèle. Elle est belle. Je la ressens triste et craintive d'elle, inconsolée d'un vieux chagrin oublié. Je l'aime.

Alors je me lance et abaisse un à un mes masques monstrueux ou aimants, lui dévoilant ma rareté, ma force, ma peur, mon doute. Elle me tient dans ses bras, me protégeant et me réconfortant. Je lève la tête. Il est 0500. Je dois rentrer chez moi. Je lui dis. Son regard s'assombrit. Le silence pèse. Sous le poids de son regard, je m'habille, rassemble mes quelques affaires. Je m'accroupis devant elle, l'embrasse encore :

- Tu es au bureau demain ?

- Non. Je suis à Orléans pour un gros projet

- Ah.

La tristesse m'envahit à mon tour.

- Je peux t'appeler sur le portable ?

- Bien sûr.

Elle m'embrasse, me rassure.

Je me lève et la regarde s'emmitoufler dans une couette où je ne suis plus. Je sors silencieusement et ferme la porte derrière moi. Descendant les escaliers, je cherche ce qui me pousse à quitter ce lit chaud et aimant pour rejoindre un lit froid et distant. J'allume une cigarette, sors de l'immeuble, évitant mon reflet dans les vitrines. Je sais y reconnaître mon cadavre, invraisemblablement vivant, mon tee-shirt et mon polo maculés de sang. L'air est vif. Je m'engouffre dans ma vieille voiture, démarre et traverse Paris dans l'inexistence idéale du trafic.

0525. Je pousse la porte d'entrée de l'appartement. L'obscurité et le silence règnent en maîtres sur la maison. Je n'ai pas sommeil. Terrorisé par le rêve de la nuit précédente, je me réfugie dans la vigilance et le travail. J'allume la lampe de la table, attrape mon cahier orange, débouche mon stylo.

*Quinze est le nombre de fois où par heure je me sermonne de ne pas penser sans cesse à toi.*

*Vivement demain*

AMOUR

I

*Je fixe l'horloge et regarde la trotteuse, vivante, qui me rappelle que le temps passe, obstinément. L'atmosphère est plombée, grise, lourde et immobile. La nuit semble tombée depuis des heures, mais le jour combatif ne rendra pas les armes. Nous sommes au milieu de l'océan pacifique, il est midi. Je profite de ces minutes pour t'envoyer un dernier message avant la tempête : un ouragan de très grande puissance est attendu.*

*Je me rappelle le goût sucré de ta bouche,*

*Je me rappelle l'odeur de ta peau contre ma peau,*

*Je me rappelle tes seins dans mes mains,*

*Je me rappelle ton souffle et la chaleur de ton ventre, le goût salé de ton sexe,*

*Je me rappelle le fourreau de tes reins, la douceur de tes jambes autour de moi.*

*Je me souviens de tout.*

*Je me souviens de toi.*

*Je me souviens.*

*Je me.*

Je.

Je. Tu.

Je. Tu. Nous.

Ceci est le dernier message avant extinction.

Le temps presse, la vie presse.

Je suis là. J'attends.

||

Je meurs de te voir partir.

L'instant d'après, je renaîs plus grand de ta lumière et pour l'éternité.

Mon cœur saigne dans ma bouche,

Le goût de ma vie s'écoule lentement dans ma gorge,

Le ciel s'assombrit graduellement vers le gris acier,

Le vent du Nord s'éclaircit la voix, prélude à son chant.

Les couleurs tournent au terne, la température descend vers les hivers des grandes steppes.

Une éclipse ?

Mon sang m'écoeure et me terrifie,

Ne saigne pas mon cœur,

Ne vous tordez pas mes mains,

Ne pleurez pas mes yeux,

Mon amour n'est pas mort.

Il juste parti briller dans un ciel où mon regard ne porte pas,

Parti chauffer une terre que mes pieds ne foulent pas,

Parti parfumer un air que je ne respire pas.

Quel est le parfum d'amours mortes ?

Quelle est la saveur d'un désir perdu ?

J'accepte maintenant ces questions,

Car mon cœur est lourd d'un futur qu'il me faudra oublier.

Cette nuit-là, j'ai choisi de bousculer ma vie, de reprendre mon cap.  
 Cette nuit-là, j'ai dessiné ton corps,  
 J'ai rêvé ta peau blanche et soyeuse,  
 j'ai rêvé ton odeur de caramel vanillé,  
 j'ai rêvé ton corps parfait et sensuel, tes seins fermes et sensibles, ton ventre chaud et accueillant,  
 Ce soir-là, je ne t'ai pas découverte. Je t'ai retrouvée. Enfin.  
 J'ai passé tant de nuit sans sommeil à te rêver, à t'espérer.  
 Je suis fatigué d'attendre ma vie.  
 Tu es là, mes yeux rivés aux tiens,  
 Et notre réalité s'impose : mes mains sont faites pour caresser ta peau,  
 l'évidence de tes courbes sous mes caresses, silencieuse amour.  
 Mes yeux voient pour te contempler, ma bouche pour te goûter :  
 Part de moi entrant dans l'intimité humaine de cette femme libre.  
 Le sentiment rare de rêve partagé habite notre rencontre.  
 Les heures partagées dans le tendre secret de ton cœur sont d'infinis cadeaux de vie et d'amour :  
 les éclaircies de mon quotidien morose.

#### Envie

D'être là, près de toi, te regarder bouger et ne rien faire, écouter ton souffle rythmer ta vie, te  
 prendre dans mes bras pour te bercer, te consoler, pleurer les larmes de ta douleur et les sécher.  
 Etre juste là, tout près de ton cœur, l'entendre frapper dans ta poitrine, l'alléger et le réchauffer, un  
 peu.  
 Depuis tes mots, mon cœur m'a quitté pour te suivre, il bat la chamade, souffre, mais ne te voit  
 pas, n'entend pas les mots de ta vie.  
 Pose ta tête sur ma poitrine, entends le fol écho battre, s'arrêter, battre, s'arrêter, hésiter.  
 Ecoute, écoute. Ressens-tu ses douleurs et ses doutes ?  
 Battre, ne pas battre ? Quelle importance ...  
 Alors, je t'écris une envie d'être celui dont je parle et que tu attends.  
 Je t'écris une envie de partager mon lit pour une nuit ou deux.  
 Je t'écris une envie d'accueillir ma silencieuse amie, amante, amour.  
 Je t'écris une envie, la mienne.  
 J'aime te sentir lourde sur moi, tranquille pour un instant.  
 Le temps de ce jour sans soleil s'écoule péniblement.

V

Tu es ma douloureuse épine de vérité, dans un monde faux au goût d'oubli.  
Ton simple regard est fulgurant et m'éjecte de la trompeuse torpeur à laquelle je m'abandonnais.  
Le son de ta voix est clarté dans le brouillard opaque où je meurs.  
Tu es dans ma vie, comme ce phare, au rythme régulier d'absence et de présence,  
Rassurant pour son éternel retour, angoissant par sa perpétuelle disparition.

VI Eternité

J'aimais une femme jadis.  
Brune et grande, elle me ressemblait,  
Comme une sœur, ma sombre jumelle.  
Brun et grand, je lui ressemblais,  
Miroir masculin de son intimité.  
Elle était mon ombre, j'étais son reflet  
L'obscurité nous rapprochait,  
Sans ombre ni reflet, nous étions un seul corps, nos peaux enlacées et nos destins mêlés,  
Nous étions un désir, une envie, un plaisir.  
Était-ce ma bouche, était-ce son ventre ?  
Était-ce sa bouche, était-ce mon ventre ?  
Kaléidoscope pornographique d'orifices affamés.  
Je respirais son souffle, m'enivrais de son sang,  
Me désaltérait à ses yeux, à sa bouche, à ses cuisses.  
Je crois qu'elle m'aimait.  
Ensemble, nous écrivions les mémoires éphémères de notre espèce.

VII

Déjà tu t'enfuis silencieuse Ethanial,  
Ta course t'éloigne de moi.  
Où cours-tu ma chipie ?  
Vers quelle destination t'amène ta foulée ?  
De tes si longues jambes que j'ai aimées avant de connaître, tu cours ta vie.  
Que sais-tu de la durée de la vie, silencieuse Ethanial ?  
Le temps n'est rien sur toi, il glisse sur tes plumes.  
Es-tu un ange ? Es-tu un démon ?  
Es-tu mon ange ? Es-tu mon démon ?  
Laisse-toi approcher, ma tendre amante, par ce que tu cherches tant.  
Le lait et la crème de ton corps chavirent mes sens las.  
Flamboyante étoile filante d'une claire nuit d'été,  
A peine vue, déjà aimée, à peine comprise, déjà disparue.  
Je vois tes cheveux parfumés voler dans le vent de ta vie.  
Es-tu heureuse, mon amie ? T'amuses-tu ?  
Quand je penche mon cœur miroir vers ton cœur, que vois-tu ?  
Que disent tes yeux que ta bouche tait ?  
Combien de questions sans réponses, de mots sans écho ont accéléré ta foulée ?  
Où m'entraîne ta lumière trop brillante, mon feu follet ?  
Vers l'abysse ou la félicité ? vers l'abysse de la félicité ?  
Je suis en toi et tu le sais.  
Je marche dans ton ombre au pays de tes rêves.

Qu'importe la destination, seul le voyage importe et je le partage avec toi.

VIII

Je suis le vent embrasant le Temps ce curieux soir d'été, invisible et présent, rafraîchissant et inquiétant.

Caressant et sauvage pour les humains qui savent aimer, je souffle et agite les feuilles, les branches et les arbres pour me montrer enfin à ceux qui osent regarder.

M'y vois-tu ? Je suis étincelle, étoile, esprit pour te plaire.

Je regorge de vie et de mystère, d'Être et de Néant.

Je suis le magma primitif si noir sur blanc. Je suis la Vie.

"... Pour toi"

Toi qui me jettes la première la pierre,  
Toi qui n'a jamais pêché, jamais failli, jamais trahi,  
Toi qui n'es jamais tombé, jamais ne t'es sali,  
À toi qui de la sagesse prétend être la frontière,

Dis- moi comment ne pas aimer le premier soleil de printemps ?  
Comment ne pas aimer sa chaleur et sa tendresse sur la peau ?  
Apprends-moi à ne pas les aimer, explique-moi comment renoncer,  
Enseigne-moi comment baisser les bras, me résigner.

Moi, l'insoumis, l'humain rêvant du meilleur,  
L'invisible est mon monde, riche est cet univers,  
Gaïa m'accueille, votre cécité en fait notre enfer,  
Moi, le rebelle, je marche crânement dans le couloir de vos peurs.

Dis- moi comment ne pas aimer la pluie d'août, chaude et sensuelle ?  
Comment ne pas aimer le sourire d'une enfant, les yeux d'une enfant dans un corps de femme ?  
Enseigne-moi comment courber la tête, comment abandonner.

Quarante mille kilomètres de vie contre sa peau,  
Deux couchers de soleil enivrés par son odeur,  
Une rotation de Gaïa bercée par ses bras,  
brillent plus d'amour et de lumière que vos vies d'aveugles.

Coupez ma tête, arrachez mon cœur,  
Faites de moi ce qu'il vous plaira,  
Jetez mon corps au Chien, il ne me sert plus à rien.

Vous me crucifiez par peur  
De voir notre épidémie d'amour enflammer vos vies,  
Alors, vous mes bourreaux, je vous aime,  
Et cet amour brûle dans le ciel.  
À tout jamais.

Seule ma mort gèlera vos cœurs.  
Alors, vous comprendrez.

0725

Mon épouse se lève. Nue, elle ouvre la porte du salon.

- Je croyais que tu n'étais pas rentré, me lance-t-elle lourdement.

Je lève la tête du cahier orange.

- À quelle heure es tu arrivé ?

Elle est réellement inquisitrice, agressive.

- Cinq heures vingt-cinq.

Elle repart et entre dans la salle de bains, en ressort, couverte de son peignoir. Sans un mot, elle entre dans la cuisine. Attablé, je lui tourne le dos. Alors je me retourne. Elle m'ignore :

- Tu fais du café ?

- Oui

- Veux-tu en préparer pour moi également ?

Elle me regarde, ne répond pas, ajoute deux doses de café et une dose et demie d'eau. L'eau chaude s'écoule bruyamment. Je me lève et la rejoins dans la cuisine :

- C'était bien au moins ?

Le fiel de sa colère transpire dans son attitude, dans le rythme de ses mots. Faussement distrait, je lui demande de répéter :

- Ton vernissage, c'était bien ?

- Oui, très intéressant. En fait, un copain connaissait l'artiste, nous avons discuté, fumé, bu.

- Jusqu'à cinq heures du matin ?

- Oui.

Le café est prêt, chaud et noir. Elle me sert dans un bol. Je m'assois sur un tabouret devant la table de la cuisine. Elle reste debout, le regard fuyant. Je me lève, pars chercher mes cigarettes, le cendrier, trouve le tout et me rassoit. J'allume une Camel.

- Comment s'appelle-t-elle ?

Ses mots sont détachés, percutants et acides.

Silence

- Je la connais ?

Silence.

- Tu vas répondre !

Sa phrase claque comme un coup de tonnerre, libérant sa colère sèchement, laissant le silence s'épaissir encore. Je la regarde. Je fume.

- As-tu fait l'amour avec elle ?

Silence.

J'écrase ma cigarette dans le cendrier et bois une gorgée de café.

Je la sens électrique, si proche de la violence du défoulement, de l'envie de vider le poison de sa colère :

- En as-tu eu envie ? As-tu eu envie d'elle ?

Ma réponse est sans appel.

- Oui.

- Pourquoi n'as-tu pas fait l'amour avec elle ?

Silence. J'allume une autre cigarette.

- Pourquoi as-tu fait l'amour avec elle ? me jette-t-elle dans un souffle.

Je la regarde fixement :

- Par envie d'elle, par dégoût de ma vie, pour le plaisir de mon corps, par dépit, pour ma vie et pour ma mort, par tristesse, par bêtise, par hasard, pour partir et revenir, pour le mal et pour le bien, pour rien, par amour de toi, par haine de moi, pour oublier et me souvenir, pour détruire et reconstruire, par jeu, par ennui, par désespoir, par désir, par vice, par force et par faiblesse.

Le silence retombe. Je suis épuisé. Elle est en larmes. Elle quitte précipitamment la cuisine, se réfugie dans le reflet du miroir de la salle de bain.

Je finis ma cigarette. J'ai sommeil maintenant. Me dirigeant vers la chambre, je croise les anges de la maison, sortant de leur chambre, ensommeillés, écarquillant les yeux.

- Bonjour, mes amours. Vous avez bien dormi ?

D'un signe de tête, ils me répondent un oui franc.

- Allez vous habiller, vos affaires sont prêtes.

Je les embrasse, leur souhaite une bonne journée et pars me coucher.

Il est 0725.

Je m'éveille d'un sommeil noir et sans rêve, il est à peine midi. Je dois appeler le bureau. Mon patron décroche. Je lui raconte une salade délirante, dont je n'ai pas le moindre souvenir, insérant ça et là des éléments tangibles et vérifiables. Je l'informe que j'arriverai vers 1400. Je raccroche.

J'entre dans la salle de bain et allume les spots éclairant le volume aveugle. Je suis prêt à me regarder : mon crâne est enfoncé au niveau de l'œil, à partir du maxillaire droit, sur la moitié du volume crânien. Les os enfoncés, éclatés, brisés forment un étrange amalgame avec les cheveux courts, la peau, le sang et de petits morceaux d'une matière blanchâtre. Mon cerveau, je présume. Je n'ai aucune autre blessure apparente. Celle-là suffit amplement à tuer. Mon sang s'écoule épais, par ce vide, dégoulinant sur mon cou, vers ma poitrine. Curieux, de la main droite sur ma carotide, je cherche mon pouls et le trouve. Mon cœur bat. Encore. L'autre partie de mon visage est ordinaire, si mon visage peut habituellement être considéré comme ordinaire. Enfin, c'est mon ordinaire. Ma mâchoire est intacte, les deux yeux dans leurs orbites. Voilà au chapitre des nouveautés.

J'enjambe le bord de la baignoire et saisis le pommeau de douche. Je hasarde mes mains sur mon crâne, les dirige vers le vide et rencontre l'intégrité réelle et temporaire.

Bon, je vais me laver les cheveux, ignorant volontairement le rose vif de l'eau, coulant à mes pieds.

Il est 1335 quand j'arrive au bureau costumé de noir. Je vais voir mon patron, m'excuse pour l'absence du matin. Je le prends pour un con, il le sait, je sais qu'il le sait, il sait que je sais qu'il sait. Il ne peut rien faire, c'est jouissif. Je consulte mon agenda et découvre avec lassitude deux réunions prévues cette après-midi. Cela durera toute la fin de journée. Bien, j'ai le temps de boire un café, fumer une cigarette. Que le spectacle continue !

J'assiste durant toute l'après-midi, à un spectacle désopilant et désespéré de marionnettes de taille humaine rejouant l'œuvre intégrale de Guignol en costumes.

« Bonjour, les enfants » et nous de reprendre en chœur « Bonjour Guignol » : la découverte de la myopie de Guignol face au méchant, bien plus dangereux qu'idiot, dépossédé de la conscience de sa bêtise, utilisée comme un sophisme parfait au service d'un mal moral et religieux. Le spectacle dans sa perfection nous gratifie de personnages haut en couleurs et abyssaux d'aveuglement à leurs natures de marionnettes, sans oublier le gendarme bicornu, rigide, plat et entier dans son discours surréaliste.

Cette représentation me rajeunit et je replonge plaisamment dans mon enfance, participant aux mouvements infinis et sans enjeux de ces marionnettes dont je suis, assumant complètement mon rôle de spectateur – enfant nécessaire aux multiples rebondissements d'une pièce vaine mettant en scène l'illusion mortifère de la démocratie en entreprise.

J'accepte ce temps perdu au nom des apparences et me laisse porter vers le présent à venir sans m'en soucier davantage.

Il est 1900. Sous les applaudissements nourris d'un parterre complice, cette après-midi merdeuse s'achève. Sans demander mon reste, je sors de cette pièce à l'odeur d'humains dans l'ennui, regagne mon bureau, le range rapidement. Je saisis ma sacoche, enfile mon noir manteau et disparaît à jamais de cette réalité bourreau de ma vie.

1925. Je pousse la porte de mon appartement pour la dernière fois. Une crise de tachycardie me surprend dans le silence. Je m'accoude à un meuble, le temps de reprendre un rythme qui parfois me quitte.

J'entends les bruits cuisiniers de mon épouse préparant le repas des enfants.

Je décide de ne pas signaler ma présence et ôte mon manteau, dépose ma sacoche et file vers la chambre angélique de mes deux amours.

Inaudible, je les surprends tendrement, jouant et dessinant dans une non-attente du repas.

- Papa !

L'aîné me perçoit le premier. Aussitôt, la cadette lève la tête et répond d'un écho au mot de son frère. Je m'agenouille, les embrassant tour à tour à la base du nez, sur cette tendre courbe naissante entre leurs yeux pétillants.

- Vous avez passé une bonne journée à l'école ?

La réponse fuse dans l'affirmative. Libérant par cette réponse leur mémoire du temps présent, j'écoute attentivement le récit croisé et mêlé, de leurs deux journées scolaires et structurantes. Mon épouse, avertie de ma présence, apparaît dans l'embrasement de la porte, disparaît aussitôt dans notre chambre, et s'enferme. Dans son langage, elle me signifie qu'elle souhaite rester seule, hantée par la révélation du matin. Puis-je lui en vouloir ? Je me relève, laissant mes anges s'accomplir dans le jeu et décide de l'informer de mon déplacement impromptu du lendemain.

Je frappe à la porte de notre chambre. J'entre, la découvrant assise en long sur le lit, le regard perdu dans quelques futurs sombres et douloureux, au son de Neil Young.

- Bonjour.

Elle lève la tête, croise mon regard, s'en détourne aussitôt.

- Je souhaite te dire que je pars en déplacement pour la journée, demain matin de bonne heure.

Elle est immobile. Rien dans son attitude m'indique qu'elle écoute. Je réitère.

- Je pars en déplacement demain, je rentrerai tard.

Elle lève les yeux. Pas de réponse. Elle m'a entendu. Je sors. Le dîner des enfants est quasiment prêt. Je dresse la table de leurs deux couverts.

- À table !

Ma voix résonne dans le volume triste de mon appartement. J'entends une cavalcade de quatre pieds et surgissent les enfants de ma vie. Ils s'installent, j'aide la cadette dans les manœuvres les plus complexes :

- Hum, ça a l'air bon, déclare l'aîné.

- J'espère bien.

Un steak haché et une purée de légumes emplissent leurs assiettes. Je coupe le steak de ma fille et laisse l'aîné appréhender le délicat maniement de l'outil-couteau. Je verse de l'eau dans leurs verres et, sans autre but, reste avec eux partageant ce qu'ils ignorent être le dernier repas avec leur père.

La conversation s'anime sur le déroulement de nos journées respectives. Souvent décousue, elle révèle l'amour donné et reçu des protagonistes. Triplette joyeuse, nous nous échangeons les drôleries du jour, illuminant davantage cette cuisine. La personne du père s'efface peu à peu, laissant émerger Liam, émerveillé par la proche rencontre de ces deux êtres extraordinaires aux potentiels infinis dont il faut prendre le plus grand soin : ils sont futurs au-delà de moi et seul l'amour présent les construira pour le meilleur d'eux.

Devenant ce grand ami responsable, la liberté d'expression s'accroît et je les découvre dans leurs Etres, au-delà de l'image d'enfant qu'ils donnent en pâture à l'image du père. Je deviens transparent, unique témoin silencieux de leur présent commun. Je les écoute et regarde. Je les aime. Ils me manquent. Conscient de l'extraordinaire de notre rencontre achevée, mon cœur se gonfle, ma gorge se serre. Mon visage affiche le sourire tranquille du témoin d'un miracle passé. Je suis heureux. Le dîner s'achève. Ils s'acquittent des dernières tâches leur étant assignées, passage obligé par les toilettes et la salle de bain pour un brossage de dents, superbe prétexte au jeu et à la confrontation. Les entendant rire et se chamailler, j'entre dans la salle de bains pour une inspection surprise. Ils sont étonnés et heureux, délivrés d'eux-mêmes par mon regard aimant dans lequel ils sont enfants.

Surveillant l'efficacité du brossage, mon regard s'emplit de bouche mousseuse et de dents minuscules. Je donne le signal de l'arrêt de l'exercice imposé.

- Papa, tu nous lis une histoire ? m'interroge l'aîné

- Oui.

Waouh, ouais, super et autres superlatifs de leurs bonheurs emplissent le volume clos de la salle de bain et mon cœur blessé.

Ils se dirigent vers leur chambre commune et s'installent confortablement dans le lit inférieur, couche de la cadette du repos superposé.

Nettoyant et rangeant la salle de bains après leur passage, je les écoute, négociant, argumentant le support de l'histoire qui les amènera jusqu'au coucher. De nature libertaire, je ne m'en mêle pas. Leurs choix s'arrêtent sur un magazine pour enfants venant d'arriver. Je sors de la salle de bain et les découvre assis sur le lit, adossé contre le mur, sous la couette, la cadette tenant dans sa petite main droite ledit magazine. Le geste explicite m'indique le rôle à tenir. Ils s'écartent laissant une place entre eux pour m'accueillir, centre de l'activité. Je retire mes chaussures et m'installe. Leurs corps s'encastrent au mien, pour former le volume unitaire du partage de l'Histoire. Feuilletant le magazine, j'y découvre d'étranges cartes à contes. À détacher selon le pointillé, ces cartes ont un rôle d'amorce à l'existence d'un périple non écrit.

La vérité de ce principe me séduit. Je détache les cartes du livre, les mélange et propose d'en choisir trois. Nous sommes trois. Étonnés et confiants, l'aîné et la cadette tirent au hasard chacun une carte : celle de mon fils représente un immense corbeau noir, celle de ma fille une bague magnifique sur un fond de nuit étoilée. Je tire la mienne. Aussi étrange que les deux précédentes, elle me renvoie l'image d'une île au surprenant contour, rappelant le profil d'une femme endormie.

- Bien. Posons ces cartes devant nous pour bien s'en souvenir.

Ils s'exécutent impatients et curieux.

- Je vais vous raconter la légendaire histoire du Corbeau et de la Dame.

*« Il était une fois un corbeau noir si grand et si gros qu'il avait un village entier dans son bec. Rien ne manquait : la boulangerie, la boucherie, la taverne, l'épicerie, la mairie, l'église et l'école avaient leurs places dans l'immense bec du corbeau géant. Il était si grand qu'il voyait au-delà des collines et que la nuit tombait sur la vallée dès qu'il déployait ses grandes ailes noires face au soleil.*

*Un soir, les habitants du village dans son bec discutaient à la taverne. Les plus vieux racontaient aux plus jeunes, qu'il existait en ce monde une bague à l'unique beauté. Ciselée d'un métal inconnu léger et chaud, sertie d'une pierre mystérieuse où brillaient toutes les étoiles de la nuit, elle donnait un grand pouvoir à celui ou celle qui la portait. Le corbeau, attentif à tout ce qui se passait dans son bec, ne perdit pas une miette de l'histoire de la bague fabuleuse et rêva toute la nuit durant aux pouvoirs fantastiques que cette bague lui conférerait.*

*Dès le lendemain matin, le corbeau éveilla le village dans son bec et ordonna un conseil extraordinaire.*

*Sitôt convoqués, le chef du village et l'instituteur furent questionnés rudement par le corbeau :*

- *J'ai appris qu'il existait une bague contenant les étoiles de la nuit. Où est cette bague aux grands pouvoirs que j'en pare mes griffes.*
- *Très grand seigneur, répondit le minuscule instituteur, nous savons où la trouver.*
- *Eh bien, dis-le-moi, croassa le corbeau.*
- *Cette bague est sur une île perdue, très loin dans les mers du sud. Cela représente des jours entiers de vol, même pour vous, votre grandeur.*
- *Que sais-tu de ma vitesse, ignorant que tu es ? Dis-moi plutôt comment reconnaître cette île parmi toutes les îles des mers du sud.*

*L'instituteur dessina à même la terre, le profil d'un visage endormi situant la forêt et la plage.*

- *Voilà une carte de l'île vue du ciel pour la reconnaître lors de votre périple, Votre Magnificence. On la nomme l'île de la Dame.*

*Sans autre préparatif, n'écoutant que son impatience, le corbeau décida de partir vers son destin. Battant ses grandes ailes, le corbeau sautilla puis courut, pour enfin s'envoler vers les mers du sud. Le chef du village et l'instituteur restèrent seuls à regarder le titanesque spectacle de l'immense corbeau décollant dans le bleu, un village dans son bec.*

*Filant haut dans le ciel avec les vents froids et hurlants, le corbeau volait trois jours et trois nuit avant de reconnaître le visage endormi surgissant de l'eau saline. Tournoyant dans le ciel blanc du matin, descendant vers l'île de la Dame, le corbeau décide de se poser sur la plage à la lisière de la forêt, terrain idéal pour réclamer la bague à son propriétaire. À peine posé, le grand corbeau chercha la bague : fouillant le sable de ses griffes, soulevant les pierres de son bec.*

- *Où est la bague ?, croasse-t-il.*

*Le silence végétal de la forêt lui répond par quelques aras caquetants çà et là, écho aux étranges bruits d'insectes. Sans réponse, le corbeau frappe le sable avec son bec et croasse de nouveau :*

- *Où est la bague ?*

*Pas de réponse. Le corbeau s'avance alors vers un arbre immense et frappe le tronc de son énorme bec. Après six coups, le corbeau demande encore :*

- *Où est la bague ? Où est la ...*

*Sans laisser le temps au corbeau de finir sa phrase, un coup de tonnerre roule sur l'île.*

- *Qui ose troubler mon sommeil ?*

*La plage vibre sous les pattes tremblantes du corbeau. Inquiet, le grand oiseau s'envole rapidement plus sûr de ses puissantes ailes et de force dans les airs.*

*À peine a-t-il décollé, que le corbeau voit l'île disparaître sous les flots bouillonnants. Émerge alors une forme gigantesque. Dans un bruit de tempête assourdissant, la Dame de la Mer se dresse de toute sa hauteur. L'eau salée ruisselle le long de son corps, l'habillant d'une tunique transparente aux reflets arc-en-ciel dans le soleil.*

- *Qui es-tu et que veux-tu étrange corbeau ?*

*Le corbeau vole jusqu'au visage de la Dame et lui dit :*

- *Je suis le puissant corbeau, seigneur des collines et des vallées. Si grand qu'une ville entière est dans mon bec. Je suis venu jusqu'à toi pour réclamer la bague contenant les étoiles de la nuit. Remets-la-moi !*
- *Cette bague est à mon doigt, sombre volatile. Contemple la vérité de son pouvoir, l'inépuisable vision de la Vie ! !*

*Soudain, le soleil disparut et le ciel se colora d'un noir profond. Toutes les étoiles de la plus belle des nuits brillèrent dans ce ciel d'encre. La voix de la Dame résonna une dernière fois.*

- *Rentre en ton pays, petit oiseau au bec rempli de fourmis. Ne viens plus déranger mes rêves. »*

*Les mots résonnaient encore dans l'air quand le soleil réapparaît haut dans le ciel. La Dame de la Mer avait disparu. Le corbeau était seul.*

*La légende dit que personne depuis ne trouva plus l'île de la Dame, qu'elle rêve encore immergée loin dans les mers du sud portant la bague à son doigt.*

*Quant au corbeau, il rentra chez lui, dans son pays de collines et de vallées. Personne n'entendit plus parler de lui. »*

Mes derniers mots flottent suspendus dans l'espace et le temps. Devenus l'histoire, nous restons ancrés dans cette réalité partagée. Silencieux, je les embrasse sur le crâne, savourant le parfum de leurs cheveux.

- Allez, au lit.

Le retour du père les fait sursauter, réimposant la réalité environnante. Sans mots, rêveurs éperdus, ils sortent du lit et s'apprêtent lentement à se coucher. Outillés de pouces et de tétines, ils se séparent et s'enfouissent sous la couette singulière de leur lit.

Montant sur le rebord du lit, j'embrasse l'aîné passant ma main sur son dos musclé.

- Bonne nuit, mon chéri.

- Bonne nuit, mon Papa.

Je redescends et câline la cadette.

- Bonne nuit, ma beauté.

Elle sourit. Je dépose un léger baiser sur ses lèvres fines. Je sors et éteins la lumière.

- Maman ne nous a pas fait de bisous.

C'est vrai. J'en conviens, laisse la porte entrouverte, frappe à la porte de notre chambre et ouvre :

- Les enfants t'attendent pour le bisou bonne nuit.

Sans un mot de réponse, mon épouse se lève, me contourne et part embrasser les enfants. Je regagne le salon déserté. J'entends mon épouse sortir de la chambre des enfants et s'enfermer dans la nôtre. J'allume une cigarette, choisis un disque, le place sur la platine : une composition lourde, gavée de notes s'échappe des enceintes. L'œuvre structurée de Metallica sonne dans mon âme : « And Justice for all. »

Ma cigarette finie, je décide de manger le premier repas de ce jour et dernier de ma vie.

Partageur de l'effort cuisinier, je me dirige vers notre chambre et entre. Les lumières sont éteintes, la musique s'est tue :

- Tu souhaites manger ?

- Non.

Je ressors et marche soucieux vers la cuisine. Nous nous quitterons fâchés. J'emplis une casserole d'eau, la sale, y ajoute de l'huile d'olive. J'ai faim de pâtes. Seul dans le jour mourant, je m'attable devant mon cahier orange. Il est 2030. Je pars dans huit heures pour un voyage sans retour. Je cherche des yeux ma boîte jaune magique, la trouve, me lève, m'en saisit et me rassoit. Je l'ouvre et choisis attentivement le morceau de matière marron-noir qui m'oublie et se révèle. Sortant une cigarette du paquet, je brûle cette charmante matière, la pétrissant et séparant pour la mélanger au tabac. Je roule ce joint sereinement. Je l'allume. La fumée dense danse dans ma bouche, en ressort lentement. Je dispose le cendrier sur la table, ouvre mon cahier, débouche mon stylo.

L'eau dans la casserole bout. Je me lève délaissant l'étendue vierge et blanche de mon inconscient, joint à la bouche. Je choisis les pâtes de mon dîner, les plonge dans l'eau brûlante. Je devine leurs cris de douleur, agonisantes ébouillantées. Je tire sur le joint et l'effet escompté signale sa présence. Mon cœur s'accélère, la puissante pulsation propulsant mon sang se révèle jusque dans mon cuir chevelu. Mes dents irradient dans un rythme régulier, mes doigts s'engourdissent et s'aiguisent dans le même temps. Je me retourne et regarde soupçonneux le cahier orange. Lequel d'entre moi fume ? Lequel d'entre moi écrit ?

Je retarde l'écriture au profit d'un joint bien roulé et de pâtes au gruyère. J'ouvre le réfrigérateur, sors le fromage râpé et le magnum de Coca-cola. Le referme. J'ouvre le congélateur, en sors cinq cubes de glaces dans ma main droite. Le referme. J'ouvre le placard, en sors un grand verre, y jette les cubes de glaces, verse le Coca moussant aux vellétés de débordement. Je ferme le placard, range la bouteille et ouvre le sachet de gruyère râpé. Je rallume mon joint, goûtant voluptueusement à la fumée intérieure, ouvrant à l'aliénation de ma conscience. La buée consécutive à la cuisson des pâtes se dépose sur la vitre de la fenêtre de la cuisine. L'envie puérile d'y dessiner, d'y écrire, m'effleure et me fait sourire. M'approchant, je dépose un point d'interrogation de bonne taille, me recule et l'admire. La cuisson se termine, j'égoutte les pâtes, les jette dans la casserole vide et les mélange avec le gruyère. Je finis mon joint et découvre la matière fusionnée de mon repas enfin prête. Je sors une assiette, y sers les pâtes amalgamées. M'armant d'une fourchette, j'emporte mon assiette, pousse mon cahier orange et m'attable pour le repas.

2115. J'ai fini de manger. Je range l'assiette et la fourchette salies dans le lave-vaisselle. Paresseusement, je m'affale sur le canapé mou et entreprends de rouler un autre joint. Fumant, je baigne dans un air obscurci de gris, flottant entre mes moi, sans aucune volonté d'action. Le disque de Metallica se finit, laissant le silence refléter ma présence. Je perçois du bruit dans la maison. La porte du couloir s'ouvre sur mon épouse, nue et silencieuse, se dirigeant vers la cuisine. Elle en ressort les mains chargées de pain et de fromage. C'est avec moi qu'elle n'avait pas faim. Elle ressort, referme la porte.

Solitaire et esseulé, je finis mon joint. Soudainement, je me lève et file vers la salle de bains. J'allume toutes les lumières disponibles, ferme la porte et me regarde dans le miroir. Le tissu de ma chemise est lourd de sang et colle à ma peau. Mon crâne enfoncé ricane de ma vie.

Seul, devant l'image de mon cadavre agité, je lance mes mains à l'assaut de l'illusion véritable. Ma main gauche saisit la partie gauche de mon visage, s'assurant de sa réalité. Elle remonte sur mon crâne à la limite de l'enfoncement. J'observe ce préliminaire détaché et conscient. Ma main droite saisit la partie droite de mon visage et remonte vers le non-sommet de cette partie de moi.

La nausée m'envahit lorsque sous mes doigts, le vide se révèle. Soutenu par l'image, mes mains, mes doigts, mes yeux et moi découvrons l'insondable vérité : mon crâne est enfoncé. Je hasarde ma main dans ce vide, jusqu'au contact douloureux de mes cheveux et os fracassés, agglomérés dans une pâte épaisse et poisseuse.

Je m'approche du miroir, ma main gauche sur le côté intact de mon crâne, ma main droite emplissant le vide créé par l'enfoncement. Du pouce et de l'index droit, je saisis un morceau de matière grisâtre. La douleur me coupe les jambes et la respiration. Déterminé, je redescends ma main devant mes yeux et je constate ensanglanté, pinçant un morceau de mon cerveau. Je lève les yeux sur le miroir qui renvoie et approuve l'image de la réalité de ma sensation.

Ma main gauche quitte mon crâne et s'appuie sur l'évier. Délicatement, je replace de ma main droite cette étrange partie de moi, à l'endroit exact de son emplacement originel. La douleur et la nausée s'enfuient, écrasées par l'évidence. Je lave mes mains, mélangeant sang et savon, les essuies et sors du piège de ma vie. Je retourne au salon. Il est 2215. Je m'attable devant le cahier orange, débouche le stylo à l'encre endeuillée.

## L'Enfant Armure

DOGME PREMIER

VIVRE ! VIVRE ! JE VAIS MOURIR !

IL a six ans. Il joue dans sa chambre. Sa mère l'appelle :

- Chéri, le dîner est prêt.

IL sait que personne d'autre ne répondra à l'invitation. Délaissant ses jouets, il sort de sa chambre et emprunte un long couloir, tourne à droite, aperçoit sa mère cuisinant. Elle lui sourit. Sa mère lui a préparé des pâtes.

- Hum, ça fait du bien d'être à la maison.

La rentrée scolaire arrive à grands pas, c'est le principal sujet de la discussion entre cette mère et son fils durant le repas.

- Allez, mon chéri, il est tant d'aller te coucher. File faire pipi, lave-toi les mains et brosse tes dents avec la nouvelle brosse à dents que je t'ai achetée.

Enfouï sous la couverture, IL attend le bonsoir de sa maman, dernier acte du rituel du coucher.

Elle apparaît dans l'embrasement de la porte, s'approche doucement de son lit, s'agenouille pour mieux l'embrasser.

- Bonne nuit, mon chéri, fais un gros dodo pour être en forme demain.

La bouche sourit et les yeux pleurent d'invisibles larmes.

- À demain, maman.

Son visage s'éloigne déjà. Sa main effleure l'interrupteur, l'obscurité se fait, la porte de sa chambre se ferme doucement. Noir. Les yeux de IL se ferment. Il se tourne vers le mur et cherche le sommeil.

- Bonjour, mon jeune ami."

Une voix suave murmure à son oreille :

- As-tu vu ton papa, aujourd'hui ?

IL secoue la tête de gauche à droite, silencieusement.

- Ah ..."

Un silence glacial envahit la pièce. Son corps frissonne et la douleur s'insinue, rampant sur sa peau. IL se recroqueville. La douleur est là maintenant, sombre pulsation calquée sur son rythme cardiaque.

- Tu as mal ?

IL secoue la tête d'avant en arrière péniblement. Sa nuque est raide. Chaque pulsation de son petit cœur lance de terribles éclairs dans sa tête.

- Sais-tu que je peux t'aider ?"

Ses yeux lui font mal. Sa tête le serre. Sa gorge aussi. Dans un souffle

- À revoir mon papa ... »

Silence.

Son cœur s'emballa, les éclairs bombardent le corps de l'enfant. La douleur est partout en lui. Respirer lui fait mal. Si mal.

- Non.

IL tremble et s'enfouit au plus profond de son lit. Son esprit s'embrase dans une apothéose d'éclairs et de douleurs.

-Je peux arrêter ta souffrance.

IL s'endort.

À l'âge où tous apprennent à lire, IL a appris à survivre et y a développé un curieux talent. Jour après jour, la dysharmonique mélodie du désespoir glacé emplît le cœur de l'Enfant, cadencé par le lourd tempo de l'agonie.

Jour après jour, l'Enfant se meurt à l'innocence et renaît au désespoir du sentiment de mort vécu par le vivant.

Jour après jour, IL avance dans un monde à l'odeur écœurante de corps en décomposition. Jour après jour, IL survit à l'intolérable horreur de sa vie. Seul, abandonné, IL emprunte l'obscur chemin intérieur le menant au monstre en lui, unique puissance à pouvoir combattre. Jour après jour, son corps se couvre d'une armure organique tressée d'une énorme ronce noire, invisible à l'Autre. Jour après jour, IL devient le guerrier suprême, assoiffé de sang et de meurtres, marchant parmi les humains. Jour après jour, IL est le désespoir inaudible d'un présent à venir, souillé d'ordures par l'humain.

« Sombre pulsation intracrânienne irradiant mes paupières closes de pourpre profond,

Paysage intérieur aux plaines infinies balayées par le vent,

Poussière d'étoiles bannie du firmament, je lève la tête et pointe mon regard au cœur de la nuit.

Prisonnier d'un cocon d'illusion et de mensonge tissée de peurs et de douleurs,

J'ai longtemps détesté l'attente de mon destin.

J'explore mon éternelle malédiction de ressembler et de partager la vie d'une espèce qui n'est pas la mienne.

Mon père, ma mère, pourquoi m'avoir donné ce corps, pourquoi m'avoir offert cette vie ? »

Je suis ce guerrier suprême, terrible bras armé de la vengeance.  
 Je crie la douleur d'être un guerrier désarmé,  
 J'écris la tristesse d'être un guerrier désemparé.  
 Je suis ce guerrier blessé dont chaque pas rouvre les blessures,  
 Pour qui l'attente est un long couloir, illuminée par le sourire grimaçant du désespoir.  
 La paix n'est pas pour moi.  
 J'apprends à veiller sur ce monde en fusion, en quête de quelques fabuleux cataclysmes, pour  
 assouvir ma soif, l'urgence de ma nature.  
 Je suis le cannibale ultime : j'ai mangé Dieu et son Eglise.  
 Je porte en moi cette terrible épée qui, quand elle réclame son dû, fait couler mon sang et la vie de  
 mes ennemis.  
 Je suis cette terrible épée qui, quand elle réclame son dû, fait couler votre sang et la vie de vos  
 ennemis.  
 Mais ne t'avises pas, l'amé, aussi profond qu'il sommeille,  
 Ce guerrier est encore en moi.  
 Je suis un attentat non revendiqué, un assassin non-commandité.  
 Pour le guerrier, le repos n'existe pas,  
 Il y a juste l'attente, l'ennui et l'oubli.  
 Je sens en moi le guerrier s'éveiller,  
 Retrouver cette envie de combat et de victoire,  
 Sentir l'animalité de chaque geste,  
 Rugir de rage et de plaisir.  
 Quelle est ma place dans cette réalité ?  
 Je suis l'humain, l'animal déifié, le facteur aléatoire cosmologique, le grain de sable de l'Horloge.  
 La somme de trente mille ans d'expérience et d'évolution, de miracles et de massacres, de génocide  
 et de compassion.  
 Je suis la porte ouvrant l'Humain sur ses avenir.  
 Plongez dans mon regard et découvrez la puissante Nature Humaine.  
 Enfant des étoiles, j'aspire à briller dans le froid intersidéral.  
 En quête d'éternité, j'explore mes univers, y croise démons et merveilles.  
 Je me perds au plus profond du vide et renaïs sur chacun de ses mondes.  
 J'ai découvert le cadavre de Dieu, pendu par désespoir, à la première branche de l'Arbre de la Vie. J'ai  
 décroché son corps immatériel.

Au contact de sa fantomatique blancheur, perdu dans la contemplation poussiéreuse des orbites béantes de son cadavre, je suis poussé par le puissant vent de l'Univers, vers une conscience bienveillante, simple et unifiée.

J'ai veillé sa dépouille éthérée au pied de l'Arbre.

Ma densité courbe l'espace et le temps

Je suis étoile et trou noir, Vie et Néant

La pensée est soumise à mon effet,

La réalité est soumise à ma masse.

Mon âme est bleue, trouble et désespérée.

Morte peut-être.

Ces choses ont-elles une importance ?

Société miroir déformant davantage l'illusion du mensonge à nos raisons.

Je pense donc je suis nuisible.

Ici-bas, personne n'écoute les âmes errantes.

Personne n'entend les mots des fantômes de chair et de sang.

Aucun enfant de GAÏA n'ose sécher leurs yeux emplis d'amour.

Qu'importe ma plainte, nulle oreille n'y prêtera attention :

Un silence dans votre agitation, un cri dans notre solitude.

Mon regard seul flambeau dans notre tombeau.

Inutile et nécessaire.

Ma vie comme arme, comme armure dans ce combat inégal, perdu d'avance.

Enivré de solitude, je flotte joyeusement vers l'abîme.

Halluciné d'épuisement, allégé par la faim, je suis emplí d'un vide infini,

Qui m'aspire. Étoile morte affamé qui m'entraîne dans mon désert vertical.

Passage dimensionnel à visage humain, je navigue au gré des marées de la Vie.

Le froid de l'absence rejaillit du fond du temps.

Son souffle glacial me percute et m'embarque.

Je deviens plume dans sa furie.

Connais-tu cette colère, Ami ?

Cette bête immonde existe-t-elle en ton pays ?

Enfant du dégoût de soi, elle t'aspire dans son univers sans étoile et sans espoir.

Une noirceur, si pure, me jette vers l'avant ; je deviens la figure de proue d'un bateau dément, traversant une tempête divine dont la violence restera dans les mémoires pendant des siècles et des siècles.

Je suis ce navire en perdition : ma cale est pleine d'eau froide et salée et l'orchestre joue encore d'enivrantes danses sur lesquelles tous mes passagers perdent la tête.

Passager unique d'un train fantôme hurlant, j'explose de terreur et je dévaste les wagons de ma vie.

Halluciné par mon regard au croisement des miroirs, je fissure mon image, Éparpillé, gisant à terre, mon reflet me renvoie un rictus inquiétant. Le mien.

J'ai vu mon monde mourir, sous mes yeux.

L'espace s'est disloqué sous mes pieds,  
Le temps s'est figé, une immense faille s'est ouverte,  
Pour engloutir le reste de ma vie.

Ma vie est morte, et je reste debout, à contempler ce spectacle de désolation.

J'ai crié à l'injustice céleste.

Moi le rebelle, je reste sans voix et sans force.

L'épreuve est trop lourde pour moi, chaque inspiration semble la dernière.

Mon corps, mon cœur, mon âme souffrent de cette terrible révélation,

Rien ne m'écartera de mon destin.

Mon corps n'est que douleur, mon âme n'est que torture.

J'ai envie de briser ce monde, ouvrir la Terre et répandre ma lave. Éteindre toute forme de vie et attendre, immobile, la mort de mon corps sur cette planète fumante, vierge et vivante.

Je vomis ma colère et mon doute,

Je chie ma peur et ma douleur,

Je pleure ma tristesse et ma malédiction,

J'éjacule mon amour et ma vie.

Dégoût suicidaire de l'envie,

Tourbillons d'idées macabres,

Sombres pulsations destructrices,

Marée sanglante roulant les cadavres de mon envie,

Pendaisons d'enfants à perte de vie,

J'égorge les nourrissons et éventre les femmes porteuses d'un futur,

Mon règne est massacre, tuerie et torture.

Je suicide l'espèce humaine, je dévore cru le rêve de Dieu.

Telle est ma vie, ma malédiction

La colère m'envahit, chaque inspiration la nourrit et la renforce,

L'envie de casser mes mains sur leurs visages, de briser leurs os à mains nues,

L'envie de brûler leurs vies et leurs familles,

La faim de leur douleur me pousse à chasser,

La promesse de leur sang dans ma bouche me hante.  
Le grand jeu de la prédation s'instaure.  
Lequel d'entre nous verra sa vie s'écouler hors de son corps ?  
Lequel d'entre nous effacera la réalité ?  
Qui d'entre nous dévorera l'autre vivant ?  
Le goût d'un cœur cru dévoré à mains nues marquera la faim du grand jeu.  
Je descends dans mon cerveau reptilien et y réveille le terrible fauve, le prédateur parfait, le chasseur ultime, la machine à survivre.  
Es-tu prêt, mon ennemi ? Alors, Adieu, sans rancune. Que le sang coule !

L'acier de la gueule du canon mord mon œil droit de ses froides mâchoires,  
L'acier de la crosse chauffe la paume de ma main droite du désir d'action,  
La tension métallique de la gâchette crispe mon index, me pousse au mouvement,  
Les athlètes sont sous l'ordre de l'implacable starter : « A vos marques ».  
Mon corps se tend vers l'objectif, ma ligne d'arrivée, à quelques foulées de là.  
Ma vie terrestre s'insinue dans mon esprit, balayant ma détermination comme une simple poussière dans un long couloir.  
Naissances, vies, morts, rencontres, plaisir et douleurs ont rythmé ma course comme autant de haies, d'envols et de chutes possibles.  
Le sens de la Vie s'effrite, Dieu est mort, le Temps n'existe pas, la course peut enfin commencer.

Témoin privilégié de l'horreur, je suis le spectateur impuissant de l'abjecte. Cette vision renforce ma foi dans le génocide souhaitable de l'espèce humaine.  
Comment être parmi vous, dans ce système où les rêves sont vendus ou brisés ?  
Je fuis la compagnie des humains m'offrant gibier aux meutes bien pensantes.  
Acculé de mépris, traqué par l'acier coupant de leurs regards, je fuis le reflet froid de cette réalité aux moyens productifs et aux fins utiles.  
Je me libère animal, et fraye un chemin sanglant au cœur de ce troupeau amolli de civilisation.  
Retrouver l'ombre des illusions, me fondre d'un gris changeant, vivre en reptile, caméléon d'une civilisation perdue dans sa contemplation depuis des siècles.

Je suis la sombre vibration qui échappe le coin de votre regard, au crépuscule rouge d'un jour monotone.  
Marchant à travers la ville, je flotte dans le bruit de l'agitation humaine. Mon pas rythme l'hypnotique silence intérieur. L'illusion sensorielle de notre incarnation masque la vérité de ce monde prison.

Les yeux gonflés de larmes retenues, la tristesse ruisselle vers mon cœur déjà plein. Silencieusement le chagrin noie mon corps. Ce long sanglot m'asphyxie. Je ne trouve pas la force de hurler la douleur de l'enfant que je fus. L'air contenu dans mes poumons ne suffirait pas. Plutôt que de gémir je me tais et laisse la fureur saccager le seul volume accessible : l'étroitesse de mon esprit. À trente-trois ans, j'ai trop choisi la vie. L'envie m'abandonne, écaillé par la stérilité des promesses de mon espèce.

Trop de combats trop lourdement armés. Malgré l'armure protégeant mon corps, mon âme se brise à chaque coup donné, à chaque coup reçu. Chaque victoire m'ensevelit de la terre noire, froide et humide du désespoir.

Je suis un fantôme vidé d'envie, une mécanique organique absurde, un puits asséché par la vanité et l'orgueil d'une espèce inutile. Mon cœur n'est plus qu'un feu éteint, oublié. Je ne brille plus, ne chauffe plus.

Ma colère dévore la vie, la lumière, la matière. Phare inutile, je deviens fléau projetant ma noirceur au-delà des horizons.

Sombre journée de décembre,  
Sans ombre, ni lumière, gris uniforme,  
Dévoreuse de sens et de rêve,  
Teinte blafarde, effaçant les reflets des miroirs,  
Titubant sous ton ciel, je maudis ta durée et espère le franc mensonge de l'obscurité.  
Sombre journée de décembre, menteuse et voleuse de vie.  
Dans ce jour au goût de cendres,  
Mon reflet disparaît du monde -miroir,  
Je déambule parmi vous, transparent,  
Infiniment conscient du vide qui forme et emplit  
Rejeté dans la terreur de la béance animale révélée,  
Je touche au sentiment de présence,  
Seule cause de l'abîme intérieur  
Au-dessus duquel je flotte et respire, je survís.

## Prophétie

J'ai vu les blessures béantes de GAIA creusées de mains humaines, sa peau brûlée par notre alchimie et nos feux, son liquide vital empoisonné, obligeant notre futur à s'enfoncer plus loin encore. J'ai partagé son désespoir, à la vision du miracle gâché.

J'ai vu une planète aux océans puissants et aux terres fertiles, sacrifiée à la cupidité de son enfant adoré.

Nourri de désespoir, je suis le chaos annonçant la fin de l'humanité prisonnière de son orgueil. Je suis le tueur d'humains, la nouvelle espèce dominante.

J'ai grandi dans les décharges, les égouts, les cimetières, dans l'ombre des peurs de votre réalité.

Je suis les gâchés de ce monde, les avortés, les abandonnés, les détestés, les brisés, les battus, les égorgés. Je suis le prédateur de l'organisation systémique dans laquelle vous pourrissez complaisamment.

Ces mots sont les derniers vestiges des vies brisées par vos regards. Laissés pour morts, vous assistez incrédules et terrifiés à notre résurrection.

Je vous vois fuir, stupides animaux, devant les lames acérées de mon courroux.

Suppliant, pleurant d'inutiles regrets, vous êtes les derniers spécimens d'une espèce périmée.

Nous sommes le prince de l'obscur, les bannis de notre espèce, les damnés d'une réalité régnant sur le monde miroir, griffant et saignant vos reflets.

Je suis le moissonneur à la faux triple, le visage la voix et l'épée, la haine du monstre à votre image déformée par la peur. Je suis l'anté-humain, la triple perfection ㄉㄉㄉ.

Dégoût d'être,  
Dégoût de penser,  
Dégoût d'aimer,  
Dégoût de l'avenir

Haine du passé,  
Haine de l'espoir,  
Haine de l'envie,  
Haine de la compassion,

Envie de néant,  
Envie d'effacement,  
Envie d'apocalypse,  
Envie du souffle dernier

J'ai connu ces soirs où, dans un ultime dégoût, je vomissais mon âme.

Moi, le guerrier, j'ai vu la défaite, l'ultime bataille où plus que la vie, c'est l'âme que je perds.

Tout à coup, l'odeur de sang me fait tourner la tête.

Tout est tristesse et désolation, un charnier immense sans but et sans fonction.

J'ai vu la défaite, la mort, l'injustice céleste,

Je sais qui, je sais quand.

Le sens de cette guerre m'échappe soudainement, imprévisiblement.  
Je ne suis plus la défaite annoncée, la tension se détourne.  
Épuisé par de trop lourds combats, écoeuré par l'odeur de victoires trop sanglantes, j'attends le mystérieux repos de la mort. Ce dernier combat m'appartient. J'y choisis la défaite, seul chemin offrant la vie. Je serais celui dont le sang s'écoulera dans la terre. Mon corps saigne de plaies béantes que nul shaman ne saurait tarir et refermer.  
J'explore la solitude de ma malédiction. Vivre mourant.  
Je suis las de vivre les chroniques décadentes d'une vie inutile.  
Affronter l'humble vérité de la défaite. Goûter au repos humide et obscur de la tombe.  
Les objets qui m'entourent perdent leurs textures, les sons qui m'entourent perdent leurs timbres, les odeurs qui m'entourent perdent leurs saveurs, je suis absorbé par un monde gris vide d'émotion, le sens de ma vie s'écoule entre mes doigts, fluide, lourd et éthéré.

## DOGME TROISIEME

### MOURIR, UNIQUE CHOIX DU VIVRE

Envisager la douleur. Sans l'attendre.  
S'y préparer, sans l'espérer.  
Ne pas fuir à sa venue.  
L'accueillir comme la pluie d'automne.  
Y plonger pour en chercher le cœur,  
En trouver le noyau noir : l'envie du néant, le souhait de ne pas être,  
Effacer sa misérable existence de la planète et de la mémoire des humains.  
Tenir le morceau de glace noire qui palpète.  
Mes mains gèlent, je sens le froid monter jusqu'au cœur.  
Attendre.  
L'hiver intérieur gagne mon cerveau.  
Attendre.  
Mon âme bascule dans l'obscur.  
Attendre  
Être à l'épicentre de la douleur,  
Être l'épicentre de la douleur.  
Et accepter.  
Ne plus résister, ne plus renier.  
Aller au-delà, chercher plus loin, chercher avant.  
Se souvenir qu'il y eut un avant.  
Et trouver un espoir : la vie, la miéne.  
Je fus cette douleur immense.  
J'ai souhaité le néant, la destruction.  
Longtemps. Trop longtemps.  
Le temps est révolu.  
Je me souviens avoir souffert si profondément, je me souviens avoir survécu à ces souffrances.  
Je me souviens avoir marché, ces souffrances sur mon dos, dans mon âme.

Je me souviens avoir aimé, senti mon cœur s'emballer, pleurer de bonheur, rire aux éclats et espérer le meilleur encore et encore.  
Débris de vie jonchant le champ de bataille.  
Hurlements, râles et gémissements ponctuent le lourd silence.  
Le désespoir, le sang et la mort empoisonnent l'air et la terre.  
Baigné de sueur et d'horreur, abandonnant la vie, j'entre dans la danse,  
Éclair au cœur de l'ombre, je déchire le néant.  
Cherchant les derniers signes de vie dans ce massacre,  
J'énuclée les corps brisés des survivants, laisse leurs yeux pendre sur leurs joues et les suspens par les orbites vides aux crochets d'acier laissés par un génial boucher.  
La mort de leurs corps les délivrera bientôt de ma colère intemporelle.  
Le soleil n'ose pas briller sur ce charnier, le vent détourne son souffle. La Nature est désespérée par ce massacre.  
Dans un silence mortuaire, la Terre s'ouvre enfin sous mes pieds.  
Et je reste suspendu au-dessus du chaos, de la fournaise.  
En proie au doute, je te rencontre enfin.  
Tu as senti mon souffle sur ta nuque, plongé ton regard dans le mien.  
Tu sais maintenant : lorsque nos routes se recroiseront, de tes pires cauchemars, j'exaucerais le plus dangereux. Nous flotterons ensemble vers l'abîme.  
J'ai appris la patience, le temps perd sa substance.  
Te revoilà déjà ...

## Le combat

Un large sourire illumine mon visage. Une sinistre grimace enlaidit davantage le masque dont elle a recouvert son crâne. Lentement, mon regard planté dans les orbites vides de son visage, j'ôte les parties externes de mon armure. Le froid de sa présence étrangle ma gorge. Deux mains sèches et mortes empêchent l'air d'irriguer mes poumons. Un à un, les blocs organiques couvrant mon corps tombent à mes pieds. L'angoisse de sa présence affole mon cœur, humidifie ma peau d'une sueur givrante à l'odeur aigre. Je suis nu devant elle : soixante-quatorze kilos d'humanium lourd et instable face au néant. D'un mouvement invisible, elle laisse tomber à terre son masque. Miroir vertigineux, une lame glacée foudroie mes reins, vision blasphématoire, je me fais face : perchée sur une silhouette cauchemardesque aux formes incertaines, mon visage vrillé de haine et de colère au crâne enfoncé sur le côté droit. Le sol me gifle avec une terrible violence. Le souffle coupé, je me redresse péniblement. La nausée retourne mon estomac et j'expulse de mon corps les restes non digérés de mon dernier repas. Aucun gong ne me sauvera. Je constate que mes sphincters ont encaissé rudement le premier assaut. Agenouillé devant mon armure, j'évacue la tentation. Mes yeux, inondés de douleur, renvoient l'image d'un monde déstructuré par une myriade d'étoiles bleues et noires.

- Il y a déjà longtemps que tu m'as enseigné la survie à de tels coups, salope ... murmure-je.

Une voix suave persifle à mes oreilles, à mon esprit :

- Approche donc, enlace-moi mon fils, pénètre mon cœur mort.

Lentement, je me relève. Mon regard s'éclaircit.

Elle m'apparaît dans sa splendide horreur : haute de trois mètres, perchée sur huit bras puissants, aux mains gigantesques et aux ongles carnassiers. Elle s'avance vers moi.

Caricature d'un centaure arachnéen, son exosquelette noir d'araignée luit d'étranges sécrétions lubrifiant les impossibles articulations. À son sommet trône un buste humain et musclé : le mien.

Les orbites vides de son crâne m'observent. Sa vitesse de déplacement est irréaliste. Elle est là près de moi, m'écrasant de son volume, de sa hauteur.

Elle s'arrête dans un craquement inquiétant.

- Rejoins ton monde, mon enfant. Ta vie est un grotesque cauchemar dont je viens te délivrer.

Je l'observe sans un mot, cherchant à deviner où sont ses yeux.

Ses deux premiers bras me saisissent et me soulèvent jusqu'à son buste.

- Te voilà, bien sage comme tu l'étais petit à écouter mes conseils. Écoute cette dernière maxime : la vie est un virus douloureux que seule la mort guérit.

Ses bras m'approchent de son visage. Sa bouche grimaçante s'ouvre sur une rangée de crochets creux et aiguisés. Elle veut m'empoisonner, m'immobiliser pour tranquillement me déguster.

Sa gueule ouverte s'approche de mon cou. Je reste immobile. L'adrénaline pure coule dans mes veines. Je découvre enfin ses yeux arachnéens, couvrant intégralement son crâne défoncé. Leurs couleurs sombres, sans reflet, absorbent mon image par les centaines de capteurs optiques.

Sans un bruit, sans un souffle, sans une pensée, mes bras se libèrent un instant de son étreinte pour plonger mes deux mains dans le kaléidoscope de sa vision. Avec force, j'enfonce mes avant-bras dans cette matière visqueuse et gélatineuse, brassant violemment pour l'aveugler totalement.

Son cri de douleur emplît l'espace réel. À peine audible, elle hurle et gronde sa douleur et sa surprise, faisant vibrer mes viscères.

Les mains des bras de son buste ensèrent son crâne. Ses bras d'araignée me relâchent et je tombe.

La violence de la chute me coupe le souffle, je ne peux pas me relever.

Je sens un liquide épais couler de mes yeux et de mes oreilles. À tâtons, je trempe mes doigts dans ce fluide chaud et les porte à ma bouche : mon sang.

Mes yeux saignent abondamment, filtrent de pourpre l'illusion du réel. Je serai bientôt aveugle. Mes oreilles saignent. La violence de son cri a blessé à mort la délicate structure de mon audition. Je suis sourd. Ma vue s'affaiblit à chaque instant. Levant la tête, je la devine près de moi, hurlant sa douleur d'être aveugle, hurlant sa colère de souffrir dans ce combat inégal, déséquilibré par sa puissance.

Je ne peux toujours pas me tenir debout, alors à quatre pattes j'avance vers elle. Fuyant la redoutable efficacité de ses bras, je file sous elle, sous son corps d'araignée.

Ses doigts crochus aux ongles acérés brassent l'air à une vitesse irréaliste. Elle me cherche. Péniblement je me relève.

Mes genoux tremblent, ma force a disparu. Le souffle court, je tente de lever les bras pour la frapper une deuxième fois. Je retombe à genoux. Je la sens inquiète de ma disparition. Je serre les dents et les poings. Je m'agenouille poings fermés, concentrant la dernière énergie de survie.

Enfin relevé, je m'accroupis et me détends sèchement, lançant mon poing droit à la rencontre de son corps. Je m'enfonce rudement en elle.

Son exosquelette éclate, mais la percussion brise mon poignet. Je referme les doigts sur la chair en elle et m'y accroche, désespérément. Un liquide à la puanteur cadavérique coule sur mon corps, ruisselant de la blessure béante. Suspendu à son corps, je lance mon poing gauche, pointe fatale de l'arme de mon bras. Passant par le trou, je m'enfonce plus profondément. Je sais qu'elle mourra. Arrachant toute matière, je la dévitalise d'organes, chirurgien démoniaque.

La douleur des blessures la parcourt enfin. Son corps s'agite de mouvements chaotiques, ses bras se désordonnent, se désynchronisent. Voulant fuir, elle reste incapable de bouger : je viens d'arracher son système nerveux central. Achevant mon œuvre de destruction, je me laisse tomber d'elle, entraînant dans ma chute un amas visqueux de sa matière. Je retombe agenouillé sur le genou gauche et le poing droit, mon bras gauche couvert de chair. À quatre pattes, je fuis le dessous de son corps dont la chute est imminente. Sa masse sombre n'est plus au-dessus de moi. Je m'affaïsse et m'allonge contre la terre froide et meurtrie.

D'un dernier mouvement, je roule sur le dos. Mon regard n'est plus qu'un voile anthracite où se détache la masse noire de mon ennemi encore debout. Elle s'écroule dans l'univers silencieux de ma surdité. Je souris. Mes yeux se ferment, ils ne voient plus. Baigné de silence et d'obscurité, mon corps tremble. Je suis celui qui survit. Je perds conscience. Libéré, mon inconscient reprend ses droits. Rapidement mon corps se décompose, le temps ronge ma chair de guerrier mort depuis trop longtemps. La vérité de ma mort s'impose enfin. Allégée de l'illusion corporelle, mon existence émerge : scintillant lentement, au rythme de son cœur, apparaît l'Enfant cristal.

Tout prend un sens nécessaire : la douleur, la guerre dans la conscience supérieure du miracle à protéger : unique spécimen de mon espèce rêvée par l'univers, je suis la chimère de Dieu. Je vis dans votre lointain, parmi vous, malgré vous, pour l'amour.

Aimez-moi, protégez-moi.

Illuminant ces nuits blafardes et folles,

Tel Phœnix, oiseau de vie et de feu, je prends mon envol,

M'endors au matin et renaïs au crépuscule.

Je construis le temps et le rêve des hommes.

Parfois je rêve si loin que par une nuit sans nuage, j'entrevois la profondeur courbe de l'univers.

Je lève enfin la tête du cahier orange. Il est 0545. Je souris, non étonné de cet anté-hasard. J'étire mon dos endolori par la durée de la position statique de l'écriture. Je me lève, tends tour à tour mes bras et mes jambes. La fatigue corporelle est là, éloignée, en marge de mon être. Je vide le cendrier plein de mégots de cigarettes. Je me ferais bien un dernier joint. Me réessayant, j'ouvre pour la dernière fois ma boîte magique et saisis le plus pur et le plus puissant des morceaux de cannabis disponibles. Il est énorme. M'amusant à l'avance de son effet sur mon corps, je le brûle entièrement. Je sors l'avant dernière cigarette de mon paquet, en déchire le papier pour étaler le tabac, comburant de mon addiction chérie. Mélangeant les deux matières, je me concentre sur son homogénéité et sa finesse. À l'état satisfaisant mon niveau d'exigence, je le dépose dans une longue feuille à rouler. Je déchire une des languettes intérieures de mon paquet, en brûle les inégalités créées par la déchirure. Le filtre finit, je le place à l'extrémité sans mélange de la feuille et roule pour la dernière fois. Humectant sensuellement de ma langue le bord collant, je découvre le goût pâteux du papier, le roule entre mes deux pouces et index.

Je colle en tournant le bord et admire le résultat : plutôt réussi pour une fois ...

Je me dirige vers la salle de bains et me fais couler l'eau dans la baignoire. Fermant la porte, j'allume mon joint puissant, mixant fumée et vapeur d'eau chaude, recréant le sentiment humide et flottant d'un souvenir perdu. Levant les yeux vers la glace avant son occultation par la vapeur fumée, je me découvre encore en costume. Je ne me suis pas changé depuis hier midi. À cette simple évocation, le souvenir d'hier s'éloigne, pour se perdre dans un flou anéantissant. La buée grimpe rapidement sur le miroir et le reflet de mon cadavre se brouille pour disparaître complètement, mon regard éperdu sur cette surface révélatrice, devenue un mur d'eau terne absorbant toute forme, toute couleur. Je me déshabille lentement, fumant. La puissance du mélange est telle que je suis déjà « stoned » avant de mettre le premier doigt de pied dans l'eau. Plongeant mon corps dans cette eau chaude, ma peau s'électrise de plaisir décuplé par le T.H.C.

Suspendu par l'eau, allégé par le « shit », j'expérimente la double sensation d'être contenu, immergé dans un liquide, et d'y flotter reposant sur la surface arrière de mon corps, enfoncé de quelques millimètres.

Consciemment libéré, j'éprouve sans résistance le paradoxe de la pensée. Dégagé de la matière et du temps, je migre vers mon univers, traversant vide et matière, me dirigeant vers le Fini de mon infini, la ligne de front sans cesse mouvante de l'éternelle guerre de l'Être – Dieu et du Néant. Épouvanté par l'enjeu du combat, je me fuis, regoûtant aux joies de la pensée, dernier refuge de la lâcheté d'agir. Mon joint est éteint, posé sur le bord de la baignoire. J'attrape la bouteille de savon liquide et entreprends de laver une dernière fois ce corps. Je lave rapidement le visage, évitant le crâne enfoncé. Je me lève, saisi d'un prodigieux vertige. Debout, vivant. Je m'émerveille de ces deux miracles, devant la concordance de leurs improbabilités. Je verse le savon dans mes deux mains et lave pieds, doigts de pieds, mollets, genoux, cuisses avant et arrière, pénis, zone anal et remonte sur le ventre, la poitrine, aisselles vigoureusement, doigts, mains, avant-bras et bras. Je replonge dans l'eau encore claire pour me rincer, et finis par laver le cou et derrière les oreilles. Je me relève, me douche rapidement, débouche la baignoire et sors pour m'essuyer. Je trouve sur l'étendage un slip propre et une paire de chaussettes noires, m'en saisis. Tant pis pour la chemise, je la remets. Malgré la chaleur, je n'ouvre pas la porte, imposant ma volonté de ne pas rendre la possibilité au miroir de me voir. J'ai chaud. Une fois habillé, je jette slip et chaussettes sales dans le panier circonstancié, prend mon joint éteint, sors et referme la porte.

Je jette un coup d'œil à la pendule, il est 0610. Le temps m'attend. Ce train ne partira pas sans moi. J'en suis l'un des buts. Je rallume mon joint et vais vers la cuisine. J'ai soif. Je me jette sur le jus de pamplemousse et tente par la durée de l'écoulement d'apaiser ma soif. Je rote. Je mange deux petits pains au lait industriel et décide d'exterminer le jus de fruit. Une dernière bouffée sur le joint, et je l'éteins sous l'eau du robinet. Je sors de la cuisine et attrape ma mallette, l'emplis du lecteur de CD, des deux disques de Rammstein et Metallica, de mon cahier orange et d'un stylo. J'enfile mon manteau et quitte l'appartement.

L'évidence de la mort est trop présente en moi maintenant. J'ai peur d'embrasser mes enfants, marquant à jamais leurs rêves du baiser aimant d'un cadavre aimé.

Le jour n'est pas encore levé lorsque je sors de l'immeuble. Je démarre ma vieille voiture et allume la dernière cigarette de mon paquet, le froisse et le balance sur la banquette arrière. Je prends le chemin de la gare.

Après un instant de flottement au premier carrefour, je me demande si je connais le chemin de la gare. Après une courte délibération, la négation s'impose : je suis vraiment défoncé. Ignorant cette ignorance, je laisse mes mains diriger seules le volant.

Spectateur unique d'un trajet redécouvert par l'absence, je suis interdit devant l'agressivité architecturale, la violence des routes, l'hostilité des angles des carrefours, l'éblouissement des lumières, dégageant un sourd ostracisme. Au travers de cette re-création, l'humain repositionne l'environnement dans lequel il est supérieur à toute autre espèce : la jungle nécessaire à son dépassement, né du combat de la vie et de l'entropie, le jeu de la proie et du prédateur, redimensionnant par la contrainte son aptitude à la survie. L'humain civilisé, incapable d'appréhender l'animal de sa nature a inventé la jungle urbaine, catharsis historique du lieu de survie quotidienne. Arrivé sans le voir sur les Champs-Élysées, arrêté à un feu tricolore, je me demande si je sais conduire. Sans délibération, la réponse fuse : NON. Merde, je suis vraiment défoncé.

Paniquant quelques instants, j'examine le jeu triple de pédales sous mes pieds, la tige sortant du plancher de l'engin, sans rencontrer la moindre connaissance. Je croise le regard amusé d'un homme, qui semble m'observer depuis quelques instants. Il me sourit. Je lui souris. Sans penser, j'embraye, passe la première et démarre. La gare est à quelques kilomètres encore. Le jour impose sa lumière et les réverbères à l'orangé cadavérique s'éteignent. La nuit est morte.

La gare Montparnasse émerge du boulevard et je roule encore vers le parking. Prenant un ticket à la borne d'entrée, je m'informe de l'heure exacte. Il est 0630.

Je fouille dans les poches de mon manteau en quête d'une cigarette. Un souvenir du fond des âges remonte à ma conscience, j'ai fumé la dernière, entrant dans la vieille voiture.

Je roule lentement dans ce parking choisissant avec une bienveillante attention la surface où j'abandonnerais pour la première fois mon véhicule. Le piteux état apparent de ma vieille voiture la condamne à disparaître rapidement après moi. Ensemble nous déambulons dans cette crypte à la recherche de son tombeau. Un emplacement solitaire nous tend ses bras froids, au coin d'une allée bondée. Je manœuvre lentement, savourant chaque instant menant à l'ultime réalité. Je coupe le moteur et le silence intérieur se répand rapidement. Je saisis ma sacoche, ouvre la portière et sors. La tombe porte le numéro 777.

J'en souris. Une voix désincarnée chute du plafond pour avertir l'automobiliste aventureux de bien noter l'emplacement du véhicule et de ne rien y laisser de valeur. Le syndrome de la possession empoisonne notre monde. N'y souscrivant pas, je pars vers la gare, sans me retourner sur la dernière image de cette vieille voiture solitaire, abandonné par son seul ami.

J'ouvre la lourde porte anti-feu du parking, monte quelques escaliers métalliques, me projetant dans une réalité bruyante et peuplée d'humains, surlumineuse et organisée : la gare.

Mon envie de fumer me tenaille. Je cherche des yeux et trouve un marchand de tabac et de journaux. Je m'y dirige, évitant les collisions avec mes semblables distraits. J'entre et achète rapidement un paquet de cigarettes.

L'opération terminée, la tension diminue et je profite des quelques minutes restantes pour me plonger dans la lecture superficielle des centaines de magazines exposés. Commenant par le rayon sport, je déniche quelques superbes photos de surfeurs sur des vagues exotiques et dangereuses, de sauts spectaculaires de skaters volants au-dessus d'une route. Soupissant de plaisir partagé avec le sportif, je dépose l'imagerie fantasmagorique de l'humain moderne et pose mon regard sur le présentoir musical. Je découvre les images mercantilisées de jeunes femmes et jeunes hommes en couverture, aux slogans vantant la révolte de ces « artistes ». J'en souris. Quelle est la place de l'artiste dans ce système, où l'indice capital s'applique sur la moindre idée, le moindre mouvement, la moindre rébellion ? Laisant pourrir cette réflexion à jamais, je finis mon périple devant les magazines pour adultes.

Je saisis l'exemplaire d'un magazine fétichiste ouvrant sur une rubrique spécialisée en bondage des seins : après un long chapitre technique s'arrêtant sur les matériaux à employer, les différentes méthodes et cultures, je plonge avec ravissement dans les photos envoyées par les lectrices et les lecteurs illustrant exhaustivement cette idée. Apparaissent des seins ligotés, violacés de sang, étirés par de lourds poids, écrasés, aux mamelons déformés, rudement traités, dans l'unique but de la révélation du plaisir pur de la chair. À la lecture des mots, à la vision de ces corps de femmes, je sens la chaleur monter de mes reins vers mes épaules. Je soupire de plaisir et repose le magazine. Je reprends ma sacoche posée à terre et, me relevant je télescope un corps humain. L'odeur est féminine, les contours également. Je cherche et trouve le regard de ce corps de femme. Elle est grande, brune et me sourit, amusée de l'incident matinal - elle est de bonne humeur. Lui présentant platement mes excuses, je vois son regard s'écarter de moi, pour se poser sur la couverture du magazine que je feuilletais quelques secondes plus tôt.

Son visage revient vers moi. Son sourire s'est élargi. Je l'entends me répondre que tout cela n'est rien et me souhaite une bonne journée. Tel l'idiot, je bredouille quelques sons et la regarde se diriger vers le rayon des magazines féminins. Rapidement, elle en choisit un et avance vers la caisse ; étrangement, je suis planté, incapable du moindre mouvement.

Seuls mes yeux sont animés pour la suivre. Elle achète également un paquet de cigarettes et de chewing-gum. Elle paie et sort.

Reprenant ce qu'il me reste d'esprit, je sors à sa suite et me dirige vers le quai 3, lieu de départ du train. Je descends rapidement une volée de marche bétonnées. Il est 0652. Le départ est pour bientôt. Je stoppe devant le composteur, ouvre ma sacoche et poinçonne mon billet et la réservation attenante.

Il n'est pas question de gripper la mécanique du destin, en encombrant le dernier voyage de péripéties inutiles et illusives. Je glisse mes billets dans la poche intérieure de mon manteau. Voiture seize, place trente-quatre.

Je marche sur ce quai froid. La voiture seize me tend les bras, chauffée et amicale. Je grimpe dans le wagon et m'éroule sur le siège trente-quatre. Je tremble et frissonne. Le son strident des sifflets indique l'imminence du départ ; les portes se ferment. Je suis en route, j'emprunte le chemin de mon destin. Je me relève, ôte mon manteau et jette un coup d'œil aux passagers du wagon peuplé d'une multitude de pantins systémiques, grimés d'une personnalité donnée. Un léger brouhaha s'élève : les dossiers sortent des malles, les ordinateurs s'allument. Braves petits soldats d'une guerre contre eux-mêmes, ils obéissent à des ordres anté-naturels, les fondant dans l'image infantile de la volonté de plaire.

Posant mon manteau sur le siège voisin esseulé, j'aperçois, seule également, la jeune femme brune. Elle parcourt son magazine. Se sentant observée, elle lève la tête, plante son regard dans le mien et le soutient sereinement. Amusé et intrigué, je me rassois et décide d'aller la rencontrer. Le train quitte doucement Paris et sa banlieue ; la campagne défile maintenant par les fenêtres et s'accélère. Je prends mon paquet de cigarettes et découvre que j'ai oublié mon briquet dans la voiture. Je cherche un peu de monnaie, j'ai envie d'un café.

Je me lève et file droit vers la jeune femme.

- Re-bonjour.

Elle pose son magazine et sourit sa réponse.

- Puis-je vous offrir un café pour me faire pardonner ?

- Vous êtes déjà pardonné. Alors oui pour le café.

- Vous avez du feu ?

Elle me répond, cherchant et trouvant son paquet de cigarettes et son briquet dans son sac. Elle se lève et sort du wagon. Je la suis, noyé dans son odeur, découvrant un cul appétissant.

Nous traversons le train bondé, nous dirigeant vers son centre, l'emplacement de la voiture-bar. Peut-être trop pressés ou trop rapides, nous arrivons dans la voiture-bar désertée et fermée. Croisant un contrôleur, il nous indique que la possibilité de boire un café est encore distancée de vingt minutes. Le contrôleur s'éloigne. Nous nous regardons.

- Je n'ai aucune envie de retourner à ma place, lance-t-elle.

Je sors mon paquet de cigarettes, l'ouvre, lui en tends une qu'elle accepte. Je prends une cigarette. Elle l'allume et me tend son briquet. Accrochant mon regard dans ses yeux noisette, exprimant mon envie d'elle, je saisis sa main. Elle manœuvre la molette et fais jaillir une flamme. J'aspire profondément la première bouffée, gardant sa main dans la mienne. La relâche. Elle range son briquet dans son paquet, le garde à la main. Nous fumons, seuls dans ce wagon, dans le bruit du voyage. Une jeune femme fait irruption dans la voiture-bar.

À son déguisement, je devine la responsable du bar.

Nous voyant attendre, elle nous sourit et nous informe gentiment que cette voiture est un volume non-fumeur.

Nos cigarettes quasiment finies, nous les écrasons à même le plancher. La jeune femme disparaît dans le bar. Elle s'affaire à l'ouverture de son échoppe. Le regard perdu dans la contemplation du paysage défilant à 300 Km heure, j'inspire pour parler :

- Vous prenez souvent le...

Son index droit se colle à mes lèvres m'intimant le silence. Sa main retombe sur la table haute. Le rideau de plastique s'ouvre.

- Deux cafés, s'il vous plaît.

L'employée S.N.C.F se tourne vers le percolateur. Je m'approche du comptoir.

- Combien je vous dois ?

- Vingt-deux francs.

Je compte ma monnaie, dépose les vingt-deux francs. Les cafés sont prêts. Je les prends et les apporte.

- J'aime fumer buvant un café, allons ailleurs.

Je la suis, elle est maître du jeu.

Elle s'arrête et s'assoit sur un strapontin à l'extérieur d'un compartiment, dans un volume liant les wagons les uns aux autres. Elle s'allume une cigarette, boit son café noir, chaud et amer. Je m'assois sur le strapontin face à elle. Elle tend son briquet. Je le saisis, allume ma cigarette, lui rends. Baignés de bruits mécaniques, nous fumons et buvons ce café.

- Le café est un agent diurétique, le savais-tu ? »

L'arrivée du tutoiement dans sa bouche m'électrise. Sobrement, je réponds que cet effet est actif sur mon corps. Elle me regarde, sourit. Son café fini, elle dépose les cendres tabagiques dans son gobelet. Je ne l'imites pas, laissant tomber mes cendres sur le plastique recouvrant le plancher. Je finis ma cigarette avant elle, l'écrase sous mon pied droit et dépose mon gobelet vide sous le strapontin. Elle finit sa cigarette, la mouillant de la dernière goutte de café contenue dans son gobelet.

Nous restons silencieux.

Elle se lève et reste immobile. Elle m'attend. Lentement, je me lève et lui fais face. Sa main droite prend ma main gauche. Nous restons de longues secondes immobiles. Elle m'observe, cherchant à évaluer ma détermination. D'un brusque mouvement, elle recule et ouvre de la main gauche les toilettes exigües. Elle m'y entraîne. Je me laisse guider sereinement. Une fois à l'intérieur, elle lâche ma main et verrouille la porte.

Elle ôte son pull et son tee-shirt, libérant deux seins nus et fermes.

- Tu aimes ?

Je réponds oui de la tête.

- Pétris-les-moi, malaxe les forts, chuchote-t-elle.

Passant son bras droit autour de mes épaules, elle m'attire vers elle. Mes mains s'animent et se jettent sur ses seins. Un dans chaque main, je les soupèse, en devine le poids, en circonscris le volume, établis la sensibilité. Elle soupire légèrement. Son sein gauche me tente ; j'abandonne son sein droit et de mes mains encercle l'unique objet de plaisir. Je l'écrase entre mes mains puissantes, roule la chair sous mes doigts, le compresse violemment, pour faire jaillir son auréole et son téton. Sous la contrainte physique, le mamelon grossit, le téton durcit.

Je positionne mes mains au-dessus et au-dessous, l'écrasant, l'aplatissant, découvrant déjà les marques rougies de mes doigts, signe de la caresse précédente. Sa respiration s'accélère. Elle cherche à s'asseoir sur le lavabo. Ses jambes enroulées autour de ma taille, je la soulève de tout mon corps et la dépose sur le lavabo. Mes mains aplatisant davantage son sein gauche.

Plus confortablement installée, elle entre en scène. Ses deux mains rejoignent les miennes, dans la manipulation de son sein gauche. Entre le pouce et l'index de chaque main, elle pince les cotés droits et gauche de son mamelon. Une fois en place, elle étire la peau de son sein vers l'avant, vers ma bouche. Violemment étiré, son mamelon tente de se froncer, mais elle impose par cette double tenaille une tension immobile, rougissant sa peau. Mes mains écrasent de toutes leurs forces ce sein offert. Elle a le souffle coupé. Approchant ma bouche de son téton, je passe ma langue entre ses mains, excite à petits coups de langues cette chair délaissée. Elle jette sa tête en arrière.

Affolé par ce spectacle, je m'abandonne au plaisir et plante mes dents dans son téton, goûtant au plaisir de la morsure. Elle retient un cri. Ses mains étirent maintenant vers la droite et vers la gauche, exposant, offrant son téton à ma faim.

Aspirant la peau à travers mes incisives, j'ouvre et ferme ma mâchoire sur un rythme inconnu, la menant à l'orgasme. Elle se cambre, ses mains retombent mollement sur ses flancs. La caresse de mes mains se fait plus douce, ma bouche embrasse son mamelon, le léchant tendrement.

Elle redresse la tête et cherche mon regard. Satisfaite et frissonnante, elle me sourit. Animal, sans l'ombre floue d'une pensée, je mords le haut de son sein gauche, cherchant le goût du sang. Jetant sa poitrine en avant, elle me regarde faire. Ma mâchoire serre encore. Je coupe sa tendre peau de mes incisives et le goût métallique emplit ma bouche. Elle saigne. Je m'écarte, les lèvres barbouillées de son sang, pour admirer ma marque sur son corps. La trace des dents forme un ovale cranté. L'arc supérieur entame la peau et laisse glisser un peu de sang. Je lève la tête, elle a les larmes aux yeux.

Léchant mon œuvre épidermique, j'étales le sang sur sa poitrine, sur mon visage. Je me redresse et l'embrasse violemment. Sa bouche m'accueille, s'ouvrant, aspirant ma langue. Mes yeux se ferment. Je sens sa bouche quitter la mienne, sa langue jouant sur ma peau ensanglantée d'elle.

Ses mains délaissent le lavabo et s'attaquent à ma ceinture. En quelques secondes, mon pantalon est ouvert, descendu jusqu'aux genoux et ma verge tendue libérée d'un slip contraignant. Ses mains flattent ma queue, mes testicules, effleurent mon périnée. Elle descend du lavabo et d'un signe de tête me demande d'y monter. Le café me donne une furieuse envie de pisser. Je lui dis. Elle se tait et se relève. Elle déboutonne son jean, ôte un string blanc. Elle est nue devant moi et ne me touche pas. Le sang coule lentement du haut de son sein gauche. Elle ouvre tranquillement ma chemise, dénoue ma cravate et ôte ma veste. La tension de mon pénis s'apaise et augmente mon envie d'uriner.

- Tu as toujours envie de pisser ?

Je lui indique oui de la tête.

- Pisse dans ma bouche.

Interdit, je la vois s'agenouiller devant moi, ouvrir sa bouche à hauteur de mon pénis gros et pendant. Elle me regarde silencieusement. Je prends ma verge de la main droite et essaie de libérer la tension physiologique. Sa bouche ouverte s'approche lentement. Si près que mon gland repose sur sa lèvre inférieure ; trouvant la clé, je soupire et relâche mon sphincter urinaire. De ma queue sort un liquide ambré et odorant. Je pisse dans sa bouche. Très vite, j'emplis sa bouche et mon urine coule sur son menton, son cou, sa poitrine, se mélangeant à son sang. Je continue de pisser et l'entends déglutir. Le niveau de liquide redescendu, pissant encore, j'enfonce ma queue entièrement dans sa bouche. Elle déglutit tranquillement, buvant ma pisse, flattant mon gland de quelques coups de langues. Je ne pisse plus, sa bouche est emplie d'urine.

Elle repousse de sa langue ma queue hors de sa bouche, se relève, plaque sa main droite derrière ma tête et m'embrasse. Ouvrant la bouche à la rencontre de la sienne, elle m'offre en partage ce liquide de mon corps. Nos langues s'unissent, se mêlent dans cette eau physiologique et déjà elle s'écarte me laissant avaler, découvrant l'intimité urinaire du corps. Sa bouche suce ma queue, la fait grossir rapidement, ses mains malaxant fermement mes testicules. Les emprisonnant de sa main droite, elle tire sur mes bourses, écrasant les deux testicules ; la tête me tourne. Rude et sensuelle, sa caresse m'entraîne vers un lieu intérieur inconnu.

Sa main gauche glisse sous mes fesses, explore le sillon anal.

Ses doigts légers décrivent de complexes arabesques autour de mon anus. Je frémis. Mon anus palpite sous ses doigts. Sans raison, sa bouche abandonne mon sexe dressé, sa main droite déserte mes testicules meurtris et mon anus humide. Ses deux mains attrapent mes hanches et me retourne face au lavabo. L'image d'un crâne défoncé s'impose à mon regard aspiré par un miroir. Je ferme les yeux.

Elle écarte mes fesses et sa langue glisse sur ma peau, effleure mon anus. Je cambre les reins. Dernier signal d'abandon, je sens son visage s'enfourer entre mes fesses, sa bouche collée à mon anus, ses lèvres épousant ma rondeur anale, sa langue pénétrant mon corps. J'écarte les jambes, lui offrant une vue dégagée et un passage simplifié jusqu'à l'intime de mon corps. Sa langue s'active, s'enfonçant dans mon anus, léchant les plis sensibles. Je soupire d'aise.

Je cale mon bassin sur le lavabo froid et bascule mon torse vers l'avant, espérant par cette cassure m'ouvrir davantage. À force de va et vient, sa langue ouvre humidement mon anus. Elle enfonce profondément sa langue en moi et je la sens tourner, embrassant mon cul comme ma bouche. Un de ses doigts s'aventure près de mon orifice, le caressant, le pénétrant tendrement pour l'ouvrir encore. Son doigt me fouille, décrivant un cercle à l'intérieur de mon corps pour dilater l'ouverture. Je la sens curieuse de mon intérieur, son doigt s'appuyant sur les parois de mon rectum, jouant de leurs élasticités et de leurs douceurs. Délaissant la face postérieure de mon rectum, je sens son doigt se diriger vers ma prostate gonflée. La trouvant rapidement, elle en caresse le pourtour, attentive à ne pas la stimuler directement. Son doigt ressort doucement et facilement. L'ouverture de mon orifice est plus large que son simple doigt. Sa langue revient en moi, plus profondément. Je la sens laper mon conduit anal, en goûter sa longueur, son diamètre. Mes reins sont en feu, ma queue mouille mon gland. J'en veux plus.

Décidé à m'ouvrir plus large, je pousse.

De ce geste réflexe d'expulsion de matière, l'anus se dilate, le conduit anal s'efface, raccourcissant la distance séparant le rectum et l'extérieur. Elle me sent pousser et enfonce plus avant sa langue en moi. Franchissant le conduit, sa langue pointe et s'anime dans mon rectum.

Je découvre l'exquise sensation d'un corps en moi, humide et tournoyant, s'appliquant à la douceur d'une caresse intérieure. Sa bouche m'abandonne. Je sens deux doigts appuyer sur mon ouverture élargie et accueillante. Avec tendresse et détermination, elle s'enfonce en moi. Le plaisir de la dilatation hérisse ma peau.

Je pousse et pousse en arrière mon corps, m'offrant sans honte ni pudeur à la pénétration féminine. Ses doigts jouent en moi, tournent et frottent mon intériorité sur une bonne profondeur. D'un geste précis, elle applique la pulpe de ses doigts sur ma prostate et d'un mouvement circulaire la masse fermement.

Ma tête explose, des myriades d'objets flottant dansent sous mes paupières closes.

Privé d'air, je réussis péniblement à articuler :

- Je ne veux pas jouir ...

Pour seule réponse, sa main gauche enserme la base de mes couilles, la compresse et tire vers le bas voulant peut-être les arrachées. La douleur devient extase ; je jouis longuement spasmant mon périnée sans éjaculer. Retirant lentement ses doigts de moi, relâchant mes testicules, elle darde sa langue dans mon cul élargi et mon orgasme perdure.

Je lance mes mains à la rencontre de son crâne, le trouve et appuie sur sa tête pour la faire entrer entière dans mon corps.

À la limite de l'étouffement, elle s'applique profondément découvrant d'une langue joueuse l'intimité de ma béance humaine. Nous laissant respirer, je relâche mon étreinte.

Mon corps s'affaisse sur le lavabo métallique, sa langue jouant encore quelques instants avec mon trou. Elle se relève et se couche sur mon dos, écrasant ses seins, appuyant son bassin sur mes fesses.

Le train ralentit. Une voix lointaine informe les passagers de l'arrivée du train en gare du Mans, pour une durée d'immobilisation de 3 minutes. J'entreprends de me relever, mais le poids de son corps m'en dissuade.

- Laisse-moi te lécher le cul.

Ma phrase flotte, suspendue au-dessus de nos corps soudés. Alors, elle se relève, je me relève et échangeons nos places. Le sang de la morsure a séché, laissant une petite croûte marron au sommet de l'ovale de la marque de mes dents. Elle se penche et ouvre les jambes. Je découvre un sexe et un anus rasés.

- J'ai mes règles, me prévient-elle.

Le fil du tampon est caché entre les lèvres délicates de son sexe juvénile. Je m'agenouille et dépose d'un coup de langue ma salive sur son anus brun. Prenant ses fesses à pleines mains, je les malaxe voluptueusement et les écarte le plus possible, accédant immédiatement à son trou du cul. Tranquillement, ma langue fait le tour de son anus, le sensibilisant aux caresses à venir. Elle est large. La sodomie n'est pas une nouveauté pour elle. J'enfonce ma langue, goûtant aux délices des matières rejetées par l'Autre. Le goût est corsé, presque boisé. Je ressors et replonge ma langue, la sodomisant de cet étrange pénis souple et humide. Je tourne ma langue dans son anus, appuyant fermement sur les parois intérieures. Je la sens pousser et s'ouvrir. Je jette mon visage contre ses fesses, lançant ma langue au plus profond de ses entrailles. Son souffle est court. Je la fouille, bavant de plaisir. Le train repart. Insatisfait du diamètre de passage, je mouille mes doigts et les introduis un à un en elle. Elle soupire d'aise.

Mes doigts en elle s'affairent, la dilatant, ma langue flattant les plis de son anus. Elle se cambre. Mes doigts rencontrent un objet compact et oblong dans son rectum. Mes doigts en devinent le contour. D'un mouvement intérieur, j'approche la matière du conduit et l'y engage. Je ressors mes doigts et colle ma bouche ouverte à son anus dilaté.

Gênée par la matière, elle comprend mon intention et pousse dans la volonté d'expulser. Je me prépare à recevoir ce don. L'extrémité de la merde compacte apparaît aux bords de son anus. Gourmant, je le lèche, lubrifiant davantage, simplifiant l'expulsion. Je la sens respirer profondément, cherchant à évacuer d'une seule poussée la merde de son cul dans ma bouche. Sa respiration se bloque sous l'effort. Lentement la merde sort et tombe dans ma bouche. Entièrement. Je ferme la bouche et d'un coup d'incisives coupe l'objet en deux. Calant une moitié sous ma langue, je me relève et cherche sa bouche. Elle tourne la tête et ouvre la bouche. Je colle mes lèvres à ses lèvres et fais glisser l'autre moitié de merde dans sa bouche. Je referme ma bouche et sépare nos lèvres. Ses yeux s'ouvrent sur mon regard. Tranquillement, je mâche à pleines molaires la merde de cette femme, trouvant enfin le dernier des goûts de l'Autre. Me voyant faire, elle m'imitte et sa mâchoire s'active déstructurant sa propre matière.

Nous mâchons sa merde quelques instants. Je déglutis, avalant cet étrange mélange de merde et de salive. Elle déglutit à son tour. Son regard est fixe.

Je l'embrasse goulûment, mêlant encore une fois nos langues, nos salives assaisonnées de son goût intime. Nos langues se touchent et je cherche dans sa bouche le moindre résidu pour l'aspirer, le mâcher. Sa main droite empoigne ma queue et la dirige vers son anus.

- Encule-moi fort et longtemps.

La phrase à peine prononcée, mon gland est en elle. Je délaisse son visage et me positionne derrière elle. Elle se cale, je me prépare. Je saisis ma queue déjà prisonnière de son cul et pousse une seule fois, lentement, faisant entrer mon sexe jusqu'à la garde. Elle retient son souffle. Je ne bouge plus. J'attends. Je sens son anus s'ouvrir et se refermer sur moi, s'accommodant de mon volume.

Sans bruit, je m'écarte de ses fesses pour y revenir, percutant sa chair, seule frontière à mon enfoncement. Je l'encule sur toute la longueur de ma queue, frappant avec force ses fesses de mon bassin. Après quelques minutes, je sens son corps s'amollir, s'abandonner à la puissante caresse de ce va et vient. Derrière elle, je m'active au rythme régulier de ma faim. Chaque poussée m'enfonce plus loin en elle, son rectum m'accueillant plus profondément. Une fine transpiration couvre mon front et ma lèvre supérieure. Je ressors mon sexe coloré de merde. De la main gauche, j'attrape ses cheveux longs et la relève pour la faire se tourner et s'agenouiller devant moi. Découvrant mon pénis couvert de merde, elle me jette un coup d'œil, ouvre sa bouche et engloutit ma verge, aspirant mon gland, lavant de sa langue la merde déposée sur ma bite. Mon sexe ressort de sa bouche, nettoyé de toute trace. Elle se relève, se remet en position. Je cale mon gland contre son trou du cul et pousse violemment, reste au fond quelques instants et ressors lentement et complètement. Je recale mon gland et pousse de nouveau violemment, cherchant le plus profond d'elle et ressors.

- Oui, comme ça, murmure-t-elle.

Son anus s'est élargi, mais chaque passage la fit crier. Son corps tremble, son dos est collant de sueur. Chaque poussé m'approche de l'éjaculation, chaque seconde au fond d'elle accélère mon rythme cardiaque. Ses cris, nos respirations saccadées rythment mes mouvements. Je ressors encore pour m'y replonger féroce. Ressors, replonge, ressors, replonge. Elle ne crie plus. Les parois des toilettes du train s'estompent. Je ressors et pose mon pénis tressautant sur son anus palpitant.

Je pousse et pour la première fois trouve une résistance. Elle serre son cul. La poussée dans ce fourreau trop étroit m'affole, je ressors difficilement et replonge encore. Arrivé au fond, son anus se serre autour de ma queue, voulant la séparer de mon corps pour la garder en elle. D'étranges mouvements de suctions parcourent son conduit anal. Elle m'aspire avec son cul. Incapable de me retenir plus avant, je jouis, criant sourdement, immobile dans son cul, l'inondant de sperme chaud. Le souffle coupé, je reste extérieur à toute réalité de longues minutes. Recouvrant mes esprits, je cherche son visage à embrasser. Ses yeux sont rougis de larmes de plaisir. Elle me sourit. Nous nous relevons groggy, jouissant de l'hypersensibilité de nos corps soudés. Je sors d'elle. Elle se tourne, m'enlace et m'embrasse, accrochée à moi comme une naufragée de la vie à une bouée aimante. Elle remonte sur le lavabo et me lance un regard grivois. Elle attrape ses genoux, les relevant m'offre la vision inédite de son sexe et de son anus ouvert et dégoulinant de mon sperme.

- Viens nettoyer, cochon.

Sans plus de cérémonie, je plonge mon nez dans sa fente, ma langue dans son cul, ma bouche aspirant mon sperme et quelques résidus de matière. Elle écarte le haut de mon visage et glisse entre ses lèvres deux doigts masturbateurs, s'affairant délicatement sur son clitoris. Le sperme n'en finit pas de couler de son cul. Son plaisir clitoridien spasme son anus et fait jaillir un flot de foutre dans ma bouche.

J'avale tout, me redresse et l'embrasse les lèvres coulantes de sperme.

Elle finit de se masturber, s'agenouille une dernière fois, nettoyant mon pénis de sa langue. Elle se relève, se rince la bouche et le visage, s'habille. Je l'imite. Silencieusement. Rhabillés, nous sortons retrouver la plate et morne réalité.

- Tu veux un café ? propose-je.

- Oui.

Nous nous redirigeons vers la voiture-bar. Je commande deux cafés, les paye et les rapporte. Nous retournons dans le sas pour fumer, en tout respect de cette réglementation à la con. Le silence d'entre nous résiste à l'envie. Nous buvons ce deuxième café, fumons cette troisième cigarette, les yeux dans les yeux. Le café bu, la cigarette fumée, nous restons silencieux. Une voix désincarnée sort du plafond informant les passagers que le train entrera bientôt en gare d'Angers. Les derniers mots prononcés furent :

- Je descends là.

Elle se lève, je l'imite. D'un geste tendre, elle me freine. Elle prend mes mains dans ses mains, les portent à son cœur, m'embrasse sur la joue et file vers notre wagon. Je reste seul. Me rassois. Je sors une cigarette de mon paquet et découvre son briquet dans ma poche. Je souris, allume ma clope et la fume aspiré par le défilement enfin ensoleillé de la campagne française. J'écrase ma cigarette, le train décélère sensiblement. Je regagne ma place. Ouvrant la porte du wagon, je l'aperçois rassemblant dans un grand sac son magazine et autres bricoles. Elle ne lève pas les yeux à mon passage.

Je m'assois sur le siège 34, ouvre ma sacoche, en sors mon lecteur de CD, mets le disque de Metallica en place, referme le boîtier, déclenche la lecture et pose le casque sur mon crâne. J'en ressens une vive douleur. J'abaisse le casque sur l'arrière de mon crâne et me cale pour m'assoupir. Je m'endors aux premières notes du cultissime morceau « For whom the bell tolls », d'un sommeil lumineux et sans rêve.

Une main ferme secoue mon épaule et mon corps.

- Monsieur, nous sommes arrivés à Nantes.

Metallica ne joue plus pour moi. J'ouvre les yeux, retire mes lunettes et le casque.

Un contrôleur me parle gentiment.

- Nous sommes arrivés à Nantes, Monsieur.

Je grommelle un ah bien merci. Il s'éloigne. Je m'étire lentement. Je me lève, le contrôleur attendant ce signe d'éveil pour disparaître. Je frissonne, j'ai froid. Je mets mon manteau, fourre le lecteur de CD dans ma sacoche et quitte, ultime passager, le train de mon destin.

Le soleil joue à cache-cache avec de gros nuages blancs. Ébloui par la transparence de l'air vif, je pose les Ray Ban sur mon nez, trouvant une lumière idéale à cette dernière demi-heure. Je quitte le quai déserté pour m'enfoncer dans la gare à la recherche du chauffeur de mon cercueil, pour me voir une dernière fois vivant dans le regard de l'Autre.

L'entreprise qui m'emploie loue les services d'une société de taxi locale pour relier la gare à l'usine, éloignée de 25 Km dans la Vendée.

Arrivé dans le hall, je guette le panneau H..... indiquant que celui qui le tient est l'auteur complice de mon dernier mouvement.

Le chauffeur, qui est une femme, me reconnaît et me hèle. J'ai envie de boire un café et lui propose de perdre 5 minutes sur la synchronisation idéale en le lui offrant. Elle me regarde, déstabilisée par le caractère inhabituel de la requête. Elle me répond que le client souhaite souvent accélérer le mouvement, espérant réduire le temps de trajet.

Souriant, je lui fais remarquer que le temps de trajet à proprement parler n'a rien à voir avec l'envie de boire un café. Elle se tait quelques secondes, semblant réfléchir.

- D'accord pour le café.

Nous nous dirigeons vers le traditionnel café de la gare. Nous nous asseyons l'un en face de l'autre. Je commande. Je sors mon paquet de cigarettes, lui en propose. Elle refuse. J'en allume une. Nous restons silencieux. La jeune barmaid apporte les cafés. Je la paie. Elle s'éloigne. Le café est désert. Je regarde attentivement la femme qui au volant de sa réalité financière m'emmène à la mort.

Elle boit son café, soufflant pour refroidir le brûlant breuvage. Je soupire.

- Il y a longtemps que je ne vous avais pas vu. Vous avez une réunion ?

- Oui quelque chose dans le genre.

Je me tais, finis mon café.

- Une sorte de convocation à laquelle je ne peux pas me soustraire.

- Ah ...

La lourdeur de ma réponse écrase la discussion. Je finis le café, la cigarette.

Enjoué, je lui lance un « Allez, on y va ? ». Elle me sourit. Nous nous levons, sortons du café. Elle me précède. Rejoignant la voiture, elle tourne la tête et m'observe du coin de l'œil. Montant à l'arrière droit, je m'installe, sortant le lecteur de CD chargé de Metallica, mon cahier orange et un stylo. Me dévisageant dans le rétroviseur, elle me demande si j'ai du travail à finir.

- Non, pas vraiment. Juste quelques notes à éclaircir avant d'arriver.

Nous démarrons. Dans le silence automobile, le chauffeur sort de la ville, empruntant la rocade pour rejoindre l'autoroute.

Débouchant mon stylo, ouvrant le cahier orange, j'écris :

*Quel est le degré de liberté que j'éprouve ?*

*Dans l'acceptation d'être le jouet d'un destin prémédité par le je,*

*S'efface l'idée du choix, désarmant la lutte, pacifiant le combat.*

*L'écriture si nécessaire devient dérisoire. L'envie me quitte rapidement. Ces derniers mots sont pénibles. Je pars goûter l'exquise sensation, le divin sentiment des derniers instants de vie dans leurs savoirs les plus profonds, menant au sens ultime de la présence : le départ.*

*Déjà ? Enfin ...*

*La vie est l'énergie révélée dévoilant le combat de Dieu et du Néant.*

*À peine désarmé, je retourne au combat.*

Nous quittons rapidement l'autoroute et circulons à présent sur une nationale à deux voies. Je lève la tête. Attendant un quelconque signal de ma part, la femme m'annonce qu'un terrible accident a tué quatre enfants sur cette nationale.

- La dangerosité de cette voie est implacable, me dit-elle.

Me retournant, je note que nous sommes en position. Le camion derrière nous a ralenti, laissant une vingtaine de mètres nous séparant. Le camion nous précédant allume ses feux de stop.

Je m'interroge, il se passe quelque chose plus loin, devant nous. Je pose le casque du lecteur de CD sur mon crâne et navigue jusqu'à la troisième chanson.

J'enclenche la lecture : déjà la cloche résonne. « For whom the bell tolls ». je chausse mes lunettes, range mon cahier orange et mon stylo dans ma sacoche. Je suis prêt. Nous sommes enfin percutés à l'arrière droit par une camionnette, venant de doubler précipitamment le camion qui nous suivait.

Qu'importe les raisons, les justifications, les explications à cet accident, j'en mourrais, quittant cette réalité, encore une fois, douloureuse. La vraie transparence naîtra de mon Etre et pour les humains aveugles, je disparaîtrais.

Prisonnier d'un corps inanimé au crâne défoncé, la réalité humaine m'enterrera, me laissant pourrir et nourrir la Terre. Né de ses atomes, mon corps emplira sa fonction jusqu'au bout : construit d'envie, il a grandi, puis vieillit, pour mourir enfin et pourrir, rendre à GAIA les quelques atomes qu'elle m'a prêtés par amour. Né, je mourrais et pourrais. Telle est la vie du corps sujet. Je l'ai aimé, entraîné, drogué pour nourrir mon Etre. Sa fonction primordiale s'achève dans le bruit, la force, la vitesse et le métal. Brisé, il m'ordonne de le quitter. Je l'aimais.

Ma sacoche vole à travers l'habitacle. Le taxi décrit une lente rotation, le catapultant vers le camion qui nous précède. J'observe satisfait le cul du camion se rapprocher. Tout est lent, silencieux. Mon regard s'aveugle de blanc. En une seconde d'éternité, les images, les sensations de la vie de mon corps affluent à mon esprit.

Je suis un fœtus intra-utérin, m'éveille à la conscience de l'Etre, seul, baigné d'une lumière pourpre. Ma naissance est un souvenir douloureux. Étrange combat pour le devenir, je perçois une souffrance infinie dans l'expulsion vaginale. Trop large, je me faufile vers l'extérieur pour découvrir un monde froid, aveuglant, aigu. À peine présent dans la réalité extérieure, j'en crie la souffrance et l'hostilité. La pérennité semble passer par le douloureux réflexe de l'inspiration et l'expiration. L'exercice me fait souffrir et me fatigue. J'ai froid, j'ai peur. Ou est passée cette existence flottante sans douleur ?

Je suis seul, abandonné aux regards de l'Autre multiple, innocent, sans défense. Par ma naissance, je perds le divin de l'Etre, la communion profonde de la foi de ma mère, unique détentrice de l'élan de la vie de mon corps.

J'ai 6 ans et je souffre. Mon père est parti, envolé sans laisser de traces, emportant avec lui les souvenirs d'un passé, la joie d'un présent, l'envie d'un futur. Sa fuite arrache la moitié de moi. Je reste chancelant, effrayé, blessé à mort, amputé de moi, déséquilibré à tout jamais.

J'ai 11 ans et je souffre. Mon père est mort ce midi. Revenu d'entre mes morts, il hante mon présent accablé d'une terrible maladie : une vie gâchée.

Son inexplicable retour, sa définitive disparition m'aspirent vers d'obscurs territoires, peuplés de conscience sans présence. Je marche et vis sur le chemin de la mort. Indomptable, je survis.

J'ai 19 ans et je souffre. Mon oncle est mort cette nuit. Balayé par une voiture, le corps brisé par l'impact. Mon amie la Mort me retape sur l'épaule. Je me retourne et lui souris. Je t'attendais, ou étais-tu ?

J'ai 27 ans et je vis. Mon fils aîné est né ce matin. J'ai croisé son regard emplit d'amour. Il me tuera à moi-même et par le fait sauvera mon Etre de l'enfer que je construis.

J'ai 30 ans et je vis. Ma fille, ma princesse a ouvert les yeux sur cette réalité. Elle est belle et je l'aime. La trajectoire de ma vie se courbe pour rejoindre un chemin aimé et abandonné depuis trop longtemps : le mien.

Le taxi percute l'arrière du camion, s'encastrant dans ses pare-chocs. Je suis violemment propulsé vers la vitre disparue. Ma tête heurte l'acier froid. Un bruit de craquement emplit mon crâne. La musique s'est arrêtée depuis longtemps. Je ne peux plus bouger, mon sang coule sur mon visage. Je me détends, la fin de la douleur est pour bientôt. Enfin immobile, la scène se fige. J'entends les cris, l'affolement.

Perçant l'amas de tôle et chair, le soleil se montre enfin, passe sur mon visage sa chaleur bienveillante. Je me félicite de porter mes Ray ban. Derrière les verres teintés, cachés du deuil, mes yeux se ferment pour la dernière fois. Je soupire. C'est fini. Je flotte, bienheureuse sensation. Mes yeux sont fermés, mais je vois. Je distingue le chauffeur de taxi, cette femme à qui vingt minutes plus tôt, j'offrais de partager mon dernier café, agenouillée dans le fossé, pleurant, vomissant.

Je vois le conducteur de la camionnette percutante, vociférer dans son téléphone portable, réclamant une inutile ambulance. Je vois le chauffeur du camion, dans lequel je suis encastré, accroupi près d'un corps vêtu de sombre au visage sanglant, illuminé de soleil et au crâne défoncé.

Je quitte cette réalité sans regret. J'ai fait mon temps. J'avais 33 ans.

Je flotte attiré par un ciel fuit par les nuages, d'un bleu azur. Je flotte montant vers le firmament. Le bleu s'éclaircit au profit d'un blanc immaculé. Tout est blanc autour de ma conscience.

Ma montée est stoppée. Je reste suspendu dans le silence.

- Re-bonjour.

Je connais cette voix. Me tournant de tous les cotés, je ne distingue rien. Je reviens à ma position initiale.

Elle est là devant moi. Elle est grande, brune aux cheveux longs, habillée d'orange : l'amante du train. Elle me sourit.

- Tout s'est bien passé. Tu es avec les tiens maintenant.

Apparaissent derrière elle, mon père souriant, jeune et fort, mon oncle hilare et les autres mort de ma vie. Ils sont venus m'accueillir.

Je lève les bras pour les saluer, me découvrant vêtu de pourpre profond et d'orange chaleureux. Je tourne la tête, de grandes ailes s'agitent dans mon dos.

Elle a raison : je suis parmi les miens.